

ISSN 0962-4902

**BULLETINS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE
D'ÉTUDES OCCITANES**

Numéro 8

**COLLOQUE DE WEGIMONT
LES OUTILS DE LA RECHERCHE OCCITANE 2**

ISSN 0962-4902

Ce bulletin a été réalisé au centre d'informatique
de Royal Holloway and Bedford New College
et mis en page au moyen du système TeX de D. E. Knuth
et du système PreTeX de Phil Taylor

© A. I. E. O. 1990

Royal Holloway and Bedford New College
Université de Londres

*Printed by Castle Cary Press (Mentip Publishing)
High Street, Castle Cary
Somerset BA17 7AN.
Tel. (44-963) 50357*

TABLE DES MATIÈRES

Réflexions sur les manuscrits occitans médiévaux (G. Brunel-Lobrichon)	1
Comment faire une enquête sur la conscience linguistique? (P. Cichon)	13
Étude des textes médico-pharmaceutiques de langue d'Oc (M. S. Corradini-Bozzi)	29
Bases de données et recherches dialectologiques (J.-Ph. Dalbera)	35
L'édition des textes littéraires occitans (XVIIe - XVIIIe siècles):	
Bilan et perspectives (Ph. Gardy)	41
L'édition des textes occitans modernes (F. Pic)	42
Auguste Brun et l'œuvre de Pierre Paul (J.-Y. Casanova)	50
Trois éditions modernes de textes littéraires occitans (F. Garavini)	54
Conclusions (Robert Lafont)	58

Dans ce numéro nous publions quatre communications du Colloque tenu à Wégimont (Belgique) du 18 au 22 avril 1989 ainsi que les exposés présentés à la table ronde sur l'édition des textes littéraires des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Le mise à jour de la liste bibliographique (parue dans les *Bulletins* 5 et 6) sera publié dans le prochain numéro. Nous invitons les membres de l'AIEO à nous indiquer les références des ouvrages ou articles omis de la liste déjà parue.

Michael J. Routledge
Éditeur



Association Internationale d'Études Occitanes

le 17 Octobre 1991
Les parlers des Alpes-Maritimes
de Jean-Philippe Dalbera

Les travaux de publication de cet ouvrage ont été malheureusement interrompus par la maladie de Peter Ricketts qui s'était chargé de la mise en pages du volume.

Nous demandons à tous ceux qui avaient commandé un ou des exemplaires de patienter encore un petit peu. Nous essayerons de nous faire parvenir l'ouvrage aussitôt que possible. En attendant, souhaiter à Peter Ricketts un prompt rétablissement.

Mike Routledge
François Compton-Roberts

Président: Q. I. M. Mok, President Kennedylaan 220, 2313 GX OEGSTGEEST, Pays-Bas
Secrétaire-Général: G. Gouiran, Centre d'Études Occitanes, Université Paul Valéry, route de Mende,
BP 5043, MONTPELLIER-CEDEX, 34000 France
Secrétaires-Trésoriers: M. Routledge, Department of French, Royal Holloway & Bedford New College,
Egham Hill, EGHAM TW20 0EX, Royaume-Uni & Ph. Gardy, 13 rue G. Roux, 33600 BORDEAUX,
France

Réflexions sur les manuscrits occitans médiévaux

Le lecteur des pages d'introduction datées du 11 novembre 1934, que Clovis Brunel plaçait en tête de sa *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal*, peut mesurer le chemin parcouru en plus d'un demi-siècle de recherches appliquées à ces manuscrits, à ces textes, à cette langue. Pour cette dernière, le consensus scientifique s'est fait désormais sur le nom d'« occitan ». Cependant on parle toujours de chansonniers 'provençaux', en témoigne la thèse récente de François Zufferey publiée à Genève en 1987 et intitulée : *Recherches linguistiques sur les chansonniers provençaux*. La littérature de la brillante société méridionale des XIIe et XIIIe siècles inspire actuellement autant de travaux nord-américains qu'euro péens. Les microfilms de manuscrits ont en effet circulé, permettant des éditions nombreuses, suscitant des études de littérature comparée jusqu'au Japon.

L'examen codicologique du manuscrit, en tant qu'objet archéologique, s'est notablement enrichi au contact des disciplines proches et du fait des techniques nouvelles. On n'a jamais autant recouru ou du moins cherché à recourir à l'original, pour tâcher d'y décrypter la moindre trace qui, mise en série avec d'autres signes fournis par des techniques différentes, serait susceptible de concourir à former un faisceau d'informations convergeant vers une localisation de 'scripta' ou une datation possible d'écriture. La description d'un manuscrit ne peut plus désormais être confiée à un débutant chargé de relever quelques renseignements rapides au cours d'un déplacement dans la région de conservation du document: ce fut quelquefois l'expédient auquel recourut Clovis Brunel en son temps, restant néanmoins toujours soucieux de guider exactement son élève vers le trait capable d'étayer ses analyses philologiques menées avec la plus grande précision. On est souvent émerveillé de constater à quel point savoir et intuition se rencontrent chez l'éminent chartiste qui, sans avoir pu lui-même manier les manuscrits qu'il répertorie, en précise cependant la date et le lieu de copie, d'une manière qui en général n'a pas été trop démentie par la critique postérieure. De nos jours en revanche, les manuscrits ne sont pas seuls à circuler: les chercheurs aussi, beaucoup plus aisément que dans les années 30, à consulter du moins les notes manuscrites laissées par le savant provençaliste en correspondance avec les plus grands érudits de son temps.

Monsieur Jacques Monfrin a entrepris la remise à jour du recueil bibliographique de son maître. Il m'a invitée à collaborer à cette tâche, dans le cadre de mes fonctions à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes. J'ai examiné la plupart des 376 manuscrits répertoriés par Clovis Brunel. Certains, disparus déjà de son temps, comme le N° 89bis, ms de la bibliothèque de l'abbaye de Conques, contenant les miracles de sainte Foy; le N° 257 à Perpignan, fragment du *Juici d'amor* de Raimon Vidal de Besalu; les N° 260 et 261 de Rodez ainsi que le N° 281bis "ms perdu", glossaire latin avec gloses provençales de l'abbaye Saint-André de Villeneuve-les-Avignon n'ont pas reparu. Deux manuscrits ont été détruits pendant la seconde guerre mondiale (les N° 2 et 6). En revanche, un document réputé "perdu", le N° 345bis, de la Bibliothèque Nationale de Turin a été identifié grâce à la sagacité du Père Gasca Queirazza (voir dans *Mélanges Ch. Rostang*, Liège, 1974, I, p. 349, note 8): un changement dans le système de cotation semble avoir été responsable de la perte apparente du manuscrit. De même, le N° 112, ancien minutier de Maître Mille à Manosque "plus en place" en 1935, serait classé aux Archives municipales de Manosque, sous la cote II suppl.i.

Un certain nombre de manuscrits ont voyagé: leur lieu de conservation ou seulement leur cote a changé. La liste qui suit n'est pas exhaustive. De l'ancienne collection de Sir Thomas Phillipps, tous les occitanistes connaissent la localisation actuelle du chansonnier N°, passé de Cheltenham (Brunel N° 11) à New York. Le fragment de chanson de geste *Aigar et Maurin*, déposé en Belgique "lieu de dépôt inconnu" (N° 30), est à Gand (Bibl. der Rijksuniv. 1597, f. 1-4 v°). Les "papiers de Jaime de Vilanueva", conservés à Madrid (Biblioteca de la Real Academia de la Historia) ont été classés. Outre le fragment de la *Chanson d'Antioche* coté 11.8.5, un fragment de chansonnier coté 9.24.6/4579 y a été retrouvé. Le manuscrit de la collection Robert Garrett à Baltimore est passé à Princeton (New Jersey), University Library. Les débris de manuscrit du *Breviari d'Amor* déposés à la bibliothèque de la Société archéologique de Béziers (N° 74) sont conservés à Cambridge, Univ. Libr. 2709 (8). Le *Processional et Rituel* (N° 76) des Archives diocésaines de Bordeaux est passé aux Archives départementales de la Gironde où il porte la cote G 904 et G 905. Les Archives départementales du Gard ont classé les trois pièces signalées aux N° 125, 126, 127 dans la liasse 1 F 83. Le fragment de chansonnier vendu à Paris chez le libraire Robert Barroux (Brunel N°

251er) est entré à la Bibliothèque Nationale où il porte désormais la cote nouv. acq. fr. 23789. Je reprendrai plus en détail le dossier de manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale.

Aux Archives départementales de la Haute-Garonne, le fragment d'*Breviari d'Amor* est coté H 101.6 (Brunel 270), alors qu'aux Archives municipales de Toulouse (N° 271), il ne reste plus que 17 feuilles des Annales consulaires de la ville conservés sous la cote BB 273. Le manuscrit de la *Vie de sainte Marguerite* de la collection Daguilhon Pujol (N° 275) est entré à la bibliothèque municipale de Toulouse sous la cote 1272. Le *Mystère des Rameaux* qui se trouvait à la bibliothèque du château d'Uriage (N° 280) est actuellement à la bibliothèque municipale de Grenoble, coté R 8875.

Pour l'Italie, il faut brièvement signaler que le manuscrit de la *Chies nuova d'Assise* a reçu la cote 10 (Brunel N° 283), que le fragment de chansonnier de Bergame (Brunel N° 285) est passé à Rome: Biblioteca nazionale centrale Vittorio Emanuele 1119; que le fragment de chansonnier de Sienne (Brunel N° 340) est coté Archivio di Stato C 60 (int. 4); qu'à Sondrio (Brunel N° 342) le fragment de la collection Romegialli est aussi entré à l'Archivio di Stato; qu'à Turin les manuscrits de la collection Federico Patetta sont passés au Vatica pour constituer un fonds spécial et qu'à Udine enfin le fragment de chansonnier (Brunel N° 348) est conservé à la Biblioteca Arcivescovil sous la cote Cod. frag. I, 265.

Pour terminer, suivant l'ordre de Brunel, par la Yougoslavie, l'unique fragment de chansonnier se trouve à la bibliothèque universitaire d Zagreb sous la cote M R 92.

Outre ces changements, quelques numéros supplémentaires viendront heureusement grossir le corpus, du fait de nouvelles identifications de trouvailles inattendues et de l'évolution de la recherche: ainsi la *Paision de Clermont* (contenue dans le manuscrit de Clermont-Ferrand Bibl. mun. 240) texte non retenu par Brunel, est considéré comme appartenant au domaine occitan, de même que l'aube bilingue (Vaijean, Regina lat. 1462). Au nombre des ajouts, il faut notamment signaler une chronique provençale (London, British Library, Egerton 1500), un commentaire de la règle de saint Augustin conservée aussi dans un manuscrit londonien; à Aurillac, une farce auvergnate naguère répétée par Monsieur Monfrin; à Chantilly un manuscrit de texte médicaux accompagnés d'un lapidaire; aux Archives départementales

de l'Aveyron plusieurs manuscrits identifiés par Jean Delmas. Le plus souvent, il s'agit de feuillets isolés, pages blanches qu'un copiste postérieur à la réalisation du manuscrit a remplies d'une prière, d'une poésie (Barcelona, Bibl. de Catalunya 1720), plus prosaïquement d'une recette, ou bien de fragments de livres dépecés pour confectonner des reliures de parchemin solide, tels les manuscrits de grand format du *Breviari d'Amor*. La découverte de nouvelles épreuves de cette œuvre, "une allégorie sans saveur" selon Clovis Brunel, en tout cas le texte le plus répandu de la littérature occitane en dehors de la Lyrique (phénomène intéressant pour une histoire du goût), laisse le champ libre à d'autres trouvailles. Quatorze fragments en effet sont maintenant connus et publiés (voir *Romania*, t. 104, 1983, pp. 177-207), soit le double de ceux que Brunel répertoriait en 1935. Le chercheur patient et heureux a parfois la surprise de découvrir les fragments plus précieux, lui semble-t-il, d'un chansonnier porteur de textes inconnus ou du moins de leçons nouvelles: le Père Gasca Queirazza à Turin, Roberto Crespo à La Haye (Koninkl. Bibl. 135 F, 28). Un fragment a aussi été découvert à Milan. Il est conservé à la bibliothèque de la Faculté de droit et a été édité par A. Monteverdi en 1945.

La plupart du temps, on a affaire à des insertions en langue d'oc au milieu de recueils latins, espagnols, catalans... dont l'occitaniste n'a pas toujours le moyen de prendre connaissance et que lui signalent des collègues d'une autre discipline. Ainsi dans un manuscrit de grammaire latine apparaissent des gloses provençales (Albi, Bibl. mun. 99); ailleurs, une collection de sermons latins est curieusement farcie de "roman", "catalan", "limousin"... Les dénominations des catalogues de manuscrits sont variées et doivent toujours alerter le philologue. L'éminent paléographe et latiniste allemand, Bernhard Bischoff signale dans son ouvrage, *Anecdota novissima* (Stuttgart, 1984, pp. 261-265) la découverte de deux infimes fragments, particulièrement précieux pour notre discipline, puisqu'avec la compétence qu'on lui reconnaît, il les estime antérieurs à l'aube bilingue (l'an mil) et issus de Saint-Martial de Limoges. Un texte se trouve dans un manuscrit de Clermont-Ferrand (Bibl. mun. 201, f. 89 v^o) et l'autre à Leiden (Univ. Bibl. Voss. lat 8^o 15, f. 32 v^o). Ces vénérables fragments sont désormais tous deux édités. Une telle découverte, étonnante assurément, signifie que le corpus des "manuscrits littéraires en ancien provençal" reste ouvert. Un chercheur heureux ouvrira peut-être un jour le second manuscrit de *Flamenca* qui livrera enfin la suite de l'histoire...

Avant de clore ces quelques considérations, je voudrais proposer un état provisoire du corpus des manuscrits occitans conservés à Paris, dans les fonds de la Bibliothèque Nationale. Arbitraire sans doute, puisqu'il prend en compte un lieu de dépôt à un moment donné alors que les manuscrits s'y sont rassemblés au fil des siècles et y sont parvenus par des voies différentes, ce corpus de 109 manuscrits est cependant intéressant à examiner à plus d'un titre. Il regroupe en effet plus du quart des manuscrits occitans du Moyen Age actuellement identifiés et constitue un ensemble d'une qualité unique pour la connaissance de la littérature concernée. Tous les genres de textes sont représentés, toutes les époques, du XI^e au XV^e siècles, toutes les régions d'origine des copistes. Dix chansonniers complets ou fragmentaires, la plupart en parchemin (seul le fr. 12472 est en papier) se trouvent à Paris. La bibliothèque vaticane n'en conserve que cinq. La reproduction photographique de tous les chansonniers est à la disposition des chercheurs à l'I.R.H.T. En outre, un certain nombre d'autres manuscrits de la Bibliothèque Nationale ont été microfilmés. Il peut être commode d'en avoir les numéros de référence sous la main, soit, en suivant la nomenclature de Clovis Brunel (N^o 138 à 246), la liste ci-dessous:

N ^o 138	fr. 795	p. 2459
N ^o 139	fr. 844	p. 2460
N ^o 140	fr. 845	p. 2231
N ^o 141	fr. 846	p. 582-583
N ^o 142	fr. 854	p. 20515
N ^o 143	fr. 856	p. 20516-20517
N ^o 146	fr. 1049	p. 20802
N ^o 150	fr. 1374	p. 3417
N ^o 151	fr. 1553	p. 20472-20473
N ^o 152	fr. 1592	p. 20824
N ^o 154	fr. 1745	p. 20803
N ^o 155	fr. 1747	p. 5382
N ^o 156	fr. 1749	p. 20823
N ^o 158	fr. 1919	p. 18580
N ^o 173	fr. 6115	d. s. 28224 à 28230
N ^o 174	fr. 6261	bob. FR 754-55, 770-71
N ^o 175	fr. 9219	p. 19968-19969
N ^o 176	fr. 9759	p. 18469-70
N ^o 178	fr. 12472	p. 5936

N° 179	fr. 12473	p. 1756-57
N° 180	fr. 12474	p. 3334-35
N° 181	fr. 12571	bob. FR 850 à 52, 892-93
N° 182	fr. 12581	p. 1717-18
N° 183	fr. 12615	p. 6709
N° 184	fr. 13503	bob. FR 870 à 873
N° 185	fr. 13504	bob. FR 874-875
N° 188	fr. 14960	d. s. 32499
N° 190bis	fr. 14974	bob. FR 886
N° 191	fr. 15211	p. 2061-2062
N° 192	fr. 19960	d. s. 4171 à 4180
N° 193	fr. 20050	p. 1042
N° 194	fr. 22543	p. 1106
N° 195	fr. 24406	p. 20801
N° 197	fr. 24945	p. 18588
N° 203	lat. 1139	bob. LAT 1505 et J 33156
N° 205	lat. 3548 B	bob. FR 35 et p. 6670
N° 206	lat. 6080	bob. FR 34
N° 214	lat. 11202	bob. FR 34-35
N° 215	lat. 11312	p. 3293
N° 220	n. acq. fr. 1050	p. 20882
N° 227	n. acq. fr. 4227	d. s. 12074
N° 228	n. acq. fr. 4232	p. 20879
N° 230	n. acq. fr. 4505	d. s. 12029 à 12036
N° 231	n. acq. fr. 4506	bob. FR 1231 à 1233
N° 233	n. acq. fr. 5237	p. 20429
N° 238	n. acq. fr. 6504	bob. FR 1237 à 1243
N° 242	n. acq. fr. 11180	d. s. 11878 à 11885

Pour les nouveautés, il faut noter d'une part quelques modifications de cotes, d'autre part une liste complémentaire contenant des fragments infimes:

le N° 221: n. acq. fr. 1601 est devenu 190bis: fr. 14974
 le N° 241: n. acq. fr. 11143 est devenu: n. acq. fr. 11151
 le N° 251er est devenu 243bis: n. acq. fr. 23789

- il faut ajouter:

187bis fr. 14771

Dodechedron ou Livre des sorts

204bis	lat. 3313	A Peyre de Paternas. Livre de sufficiencia
205bis	lat. 5030	f. 72-75 v° trad. des dix commandements
212bis	lat. 10869	f. 30 v° - 31 v° Arabecca
217bis	lat. 15971	f. 68-132 expressions occ. dans
217ter	lat. 16482	f. 285-347 des sermons latins de P. de Limoges
219bis	lat. 22543	f. 139 brève catéchèse

La philologie mise au point par les savants étudius du siècle passé se trouve désormais confrontée à des problématiques riches et variées qu'elle ne peut ignorer et dont les résultats précisent ses propres analyses. Paléographes, codicologues, linguistes, musicologues, iconographes et historiens appliquent à l'examen d'un manuscrit et d'un texte une compétence particulière et soumettent ces documents à des questions différentes. L'oeil du paléographe reconnaît une main ou un type régional, il est sensible à la couleur des encres à la forme d'un trait, aux lignes et aux points qui limitent l'espace sur une page, aux signes des cahiers. Il note l'état du parchemin ou du papier, sa couleur, sa disposition, côté chair et côté poil pour le premier, emplacement et forme des marques pour le second dont l'examen bénéficie maintenant de la photo par bétagraphie. Le codicologue relève les marques de possesseurs, les signatures de copistes, examine la reliure: autant de repères qui permettent de reconstituer l'histoire du manuscrit.

Une fois étudié comme objet archéologique, le manuscrit requiert alors d'autres attentions. La langue du texte fait appel aux compétences linguistiques assurément, mais certains chansonniers par exemple associent texte et musique. Peu d'éditeurs de troubadours tiennent vraiment compte de cet aspect de la lyrique d'oc. L'illustration enfin ouvre le vaste domaine des rapports du texte et de l'image que la recherche commence à explorer. La communication d'informations entre les disciplines, sans négliger les moyens informatiques, ne peut que bénéficier de la connaissance des textes à travers les manuscrits qui les ont transmis.

Il reste que la remise à jour du "Brunel" tentera de tirer profit des recherches les plus actuelles en apportant sa contribution spécifique, dans la présentation de la notice de manuscrit (accompagnée d'un exemplaire d'écriture), comme dans la bibliographie (où l'on ne se contentera pas des éditions seulement). Ceux qui se sont engagés

dans cette tâche espèrent aussi recevoir informations et suggestions de leurs collègues. Ils peuvent avoir repéré au cours de leurs propres recherches des manuscrits inconnus qu'ils accepteraient de mettre à la disposition de la communauté scientifique. Clovis Brunel ouvrait ainsi son livre: "Le domaine de la littérature provençale n'est pas si vaste qu'il n'offre à qui l'aborde la satisfaction et la sûreté de pouvoir le parcourir et le reconnaître jusqu'au bout." Sans doute, mais le domaine des manuscrits est plus vaste, presque infini, requérant des compétences qui dépassent l'individu. Aussi la recherche est-elle à poursuivre en collaboration. Le grand provençaliste avait bien raison d'écrire qu'"il est permis d'espérer encore des découvertes." Cet espoir n'a pas été démenti et demeure toujours réaliste.

Je voudrais ajouter quelques suggestions à l'intention des médiévistes bien sûr, mais surtout des modernistes qui consacrent leurs recherches au domaine occitan.

L'ancienne littérature en effet a parfois été conservée, copiée par des érudits sur des cahiers de papier et publiée ou non. Or ces copies "hardies" c'est-à-dire datant de l'époque moderne selon les classifications des historiens, sont pratiquement inaccessibles aux médiévistes. Faute de répertoires pour l'époque moderne, il faut compter sur la compétence d'un bibliographe ou sur le flair d'un libraire éclairé pour "retrouver", par exemple une copie de chansonnier provençal sur l'existence duquel s'étaient vainement opposés Camille Chabaneau et Paul Meyer au siècle dernier... Je vous avais d'ailleurs présenté ce manuscrit et les péripéties de son histoire au Colloque de Southampton en 1984.

Je suis pour ma part persuadée que l'on pourrait encore retrouver beaucoup de textes: les témoins originaux des XIIe, XIIIe ou XIVe siècles ont disparu mais une copie a pu en être conservée grâce à un collectionneur, un esprit curieux, un humaniste italien ou méridional, comme il y en eut bon nombre et dont Peiresc est un exemple remarquable. La tradition culturelle provençale, pour être plus ou moins bien connue, n'en est pas moins réelle. En témoigne le travail d'un arlésien comme Bertran Boysses (1345-1415), arpenteur et chroniqueur, à qui nous devons une copie, datant de 1379, aujourd'hui presque détruite, de la *Vie de saint Trophime* (ms Aix-en-Provence, Mus. Arbaud 63 = Brunel N° 54) sur laquelle ont été faites deux autres copies: l'une en 1617 par Louis Ferrer d'Arles et qui est complète (ms Paris, Bibl. Nat. fr. 13514 = Brunel N° 187), l'autre fragmentaire au XVIIIe siècle par

l'Arlésien Daniel du Molin et connue sous le nom de *Chaos d'Arles* (ms Aix-en-Provence, Bibl. Méjanes 908 = Brunel N° 57). Bertran Boysses ne fut pas l'auteur du texte mais il le transmit au XIVe siècle, puis deux autres provençaux aux XVIIe et XVIIIe siècles, jusqu'à nous.

Il y a continuité manuscrite dans le Midi, de même que perdurent la langue et la littérature. Il semble donc important de suggérer aux modernistes, quand ils se trouvent en présence d'un texte nouveau, manuscrit ou imprimé dans une édition ancienne, d'être attentifs à sa langue, modernisée peut-être mais capable cependant de constituer un témoin authentique d'une période plus ancienne. Je reste convaincue que la riche littérature d'oc du Moyen Age n'a pas sombré au point de ne laisser survivre après sept ou huit siècles que 376 épaves, ces manuscrits parfois fort beaux, la plupart du temps d'aspect courant, que Clovis Brunel avait répertoriés et sur lesquels, à mon tour, je me suis penchée. J'invite à lire le texte de l'intervention de Madame Geneviève Hasenohr à Carcassonne, lors de la première Université d'été en histoire médiévale. Sous le titre: 'Le christianisme méridional au miroir de sa littérature (XIIIe - XIVe siècles)', elle dresse un bilan comparé des manuscrits en ancien français et en ancien occitan pour la littérature religieuse de cette période. Le tableau est éloquent: le nombre des manuscrits occitans conservés pour ces deux siècles correspond environ au vingtième du nombre des manuscrits français pour le même laps de temps. On ne peut incriminer seulement les pertes matérielles: Geneviève Hasenohr note à juste titre que la France du nord a connu "aussi son lot de calamités et que cette pénurie de l'écrit est générale dans le monde d'oc (manuscrits en latin ou en occitan)". Sans vouloir développer ici ce problème spécifique d'une civilisation restée longtemps orale - il suffit de songer aux poésies des troubadours qui ne furent pas notées, ou du moins organisées en recueils avant le milieu du XIIIe siècle après la grande efflorescence lyrique - je remarque que la littérature conservée oralement a été ensuite copiée et donc maintenue. Les lacunes sont immenses sans doute; on peut les combler partiellement grâce à une attention particulière portée aux copies tardives, de la Renaissance et de l'époque moderne.

Permettez-moi de donner encore un exemple de ce phénomène, quasi symptomatique de la littérature d'oc médiévale. La *Chanson de la Croisade albigeoise*, un texte fondamental sur un événement majeur dans l'histoire du Midi de la France, n'a été conservée que par un

seul manuscrit d'époque médiévale. Guilhem de Tudela compose vers 1210-1213, le continuateur anonyme à partir de 1218, le long poème de cette croisade. Or le manuscrit unique du XIIIe siècle (Paris, Bibl. nat. 25425) a été copié au XVIIIe siècle par La Curme de Sainte-Palaye (Paris, Bibl. de l' Arsenal 3321). Il a existé un fragment du XVIe siècle, actuellement perdu, autrefois en possession de Raynouard (Brunel N° 251ter). Une copie partielle a été faite par Guyon de Maleville au XVIIe siècle sur un manuscrit perdu : cette copie conservée à Grenoble (Bibl. mun. 1158 (239) = Brunel N° 104) nous restitue un infime fragment de 40 vers... Il reste enfin une copie par Rochegude au XIXe siècle qui se trouve à Albi. Je ne peux actuellement préciser sa source. Un remaniement en prose du texte en vers a dû être composé au XIVe siècle. Les deux versions anonymes qui semblent avoir l'une et l'autre utilisé un autre manuscrit que l'*unicum* du XIIIe siècle conservé sont attestés, la première par deux manuscrits du XVIe siècle, l'un à Paris (Brunel N° 169), l'autre à Toulouse (Brunel N° 272); le manuscrit de Paris a été copié pour Peiresc au XVIIe siècle (Brunel N° 85). La deuxième version est attestée par un manuscrit du début du XVIe siècle (Brunel N° 115) dont le commencement et la fin manquent. Le tableau est accablant. Pourtant l'histoire de la croisade albigeoise comme assurément par d'autres documents n'a cessé d'entretenir une conscience occitane, en témoignent notamment les recherches de Philippe Marrel dans sa thèse de 1979, intitulée 'La croisade des Albigeois et ses historiens, Nationalisme et histoire, XIXe et XXe siècles'.

Dans la récolte des textes anciens, on ne peut négliger ni la consultation des registres de notaires – les textes rolandiens en occitan ont été conservés chez l'un d'eux – ni même les inscriptions. Clovis Brunel en a relevé quatre. Le *Corpus des inscriptions de la France médiévale* sous la direction de Robert Favreau, et dont le douzième volume est consacré à l'Aude et à l'Hérault, devrait permettre d'en augmenter le nombre.

Entre *Flamenca* dont le texte n'est connu que par un seul manuscrit (Carcassonne, Bibl. mun. 34 = Brunel N° 78), sans oublier la trouvaille de Stefano Asperti, et le *Breviari d'Amor* de Maître Ermengaud de Béziers conservé dans sept manuscrits complets, cinq lacunaires et quatorze fragments, tous les cas de figures sont représentés qui portent un éclairage différent sur chaque œuvre.

J'ai rapidement dressé un état actuel des recherches menées à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes sous la direction de Monsieur Monfrin, et exposé une méthode d'analyse des manuscrits occitans dans le cadre d'une bibliographie raisonnée. Toutes les suggestions seront les bienvenues puisqu'il s'agit là, dans le cadre de la remise à jour de la *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal* de Clovis Brunel, de forger l'outil le mieux adapté possible aux besoins des utilisateurs, occitanistes en premier lieu mais aussi spécialistes d'autres langues. Je pense aux latinistes hagiographes qui peuvent trouver là des références à des vies de saints dont la source latine a été perdue : par exemple la vie de sainte Flour. La traduction occitane faite au XVIe siècle d'une vie latine perdue n'a été sauvegardée que par une copie du XVIIe siècle conservée à la Sorbonne (Coll. Doat, t. 123 = Brunel N° 245).

Les historiens de la langue assurément mais aussi ceux qui s'intéressent à la vie des sociétés et des cultures sont sensibles à notre ancienne littérature d'oc et y puisent matière à réflexion. Au IXe siècle, le texte d'une Passion latine fait le récit du martyre de "sancta Fides". Le culte de sainte Foi est attesté à Agen dès le début du VIIIe siècle. Or un poète inconnu, vers le milieu du XIe siècle a célébré en occitan le martyre et les miracles de la jeune fille. L'histoire du seul manuscrit où est conservé ce texte, un poème d'environ 600 vers, confine lui-même au miracle: "Entre vu en 1581 à Paris par le célèbre érudit Claude Fauchet, puis soustrait pendant trois siècles à la curiosité des philologues, – écrit Antoine Thomas au début de son édition - [ce manuscrit] a été retrouvé en Hollande et mis au jour en 1902 par le professeur Leite de Vasconcellos", alors premier conservateur de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne. Antoine Thomas raconte l'anecdote: un catalogue de 1716 identifiait à tort ce texte comme un opuscule d'Auzias March... Et voilà comment un chercheur de manuscrits intéressé à la péninsule ibérique retrouva le manuscrit unique de la *Vie de sainte Foi* dont Raynouard, au vu du fragment publié par Fauchet au XVIe siècle d'après un manuscrit prêté par Pithou, et qu'il avait lui-même contribué à faire connaître en l'incorporant à l'histoire de la littérature d'oc, avait regretté la perte. Le manuscrit de Leyden (Brunel N° 282) est bien celui de Pithou que lui avait donné Pierre Daniel à Paris en 1577. Ce dernier l'avait recueilli à Orléans parmi les épaves de la bibliothèque de Saint-Benoît-sur-Loire pillée par les Huguenots. Ecrit dans le second tiers du XIe siècle, le texte de la *Chanson de sainte Foi*

d'Agén serait originaire de l'Aude d'après A. Thomas, du Rouergue pour Cl. Brunel, languedocien en tout cas.

L'aventure de ce manuscrit n'est pas si rare dans l'expérience du chercheur de manuscrits occitans médiévaux. Il faut à ce curieux, outre l'intuition et la patience essentielles à toute recherche, une solide méthode d'analyse associée à ce goût profond pour la culture méridionale qui nous réunit, une méthode que ne cesse par bonheur d'illuminer l'attrait fascinant de l'imprévu, de l'inédit, en un mot: du manuscrit!

Geneviève BRUNEL-LOBRICHON

Comment faire une enquête sur la conscience linguistique?

1. Une sociolinguistique au service de l'occitan – en tant que langue menacée – et de ses locuteurs aspirant à l'émancipation linguistique devrait, à mon avis, leur donner les bases d'un savoir métalinguistique renfermant une utilité émancipatrice!

Pour atteindre ce but ambitieux il ne doit pas seulement montrer les mécanismes de la communication occitane, c'est-à-dire le 'comment' de celle-ci (lieu, sujet, actants, etc.) mais il devrait aussi essayer de dévoiler quelques-unes des régularités (intra- et extralinguistiques) qui la déterminent et qui, grâce à une certaine stabilité diachronique, exerceront probablement une influence sur la communication à venir. Ce serait donc le 'pourquoi' du choix ou du refus de la parole occitane qui devrait accompagner celle du 'comment'.

Les plus importants parmi ces éléments me semblent être:

- les normes réglant la distribution sociale de la langue,
- la conscience ou bien l'idéologie linguistique,
- les habitudes langagières des locuteurs,
- les rôles respectifs des partenaires dans l'acte de parole
- et enfin la situation de communication elle-même qui, mis à part une combinaison des quatre facteurs déterminants que je viens de citer, en réunit bien d'autres.

En supposant la dite stabilité diachronique relative, un examen des normes distributionnelles, de la conscience linguistique et des habitudes langagières est donc toujours en même temps un examen de futurs facteurs déterminants de la communication. Par suite il permet une certaine prévision de son déroulement et devient ainsi un des piliers indispensables de toute planification linguistique qui veut être couronnée de succès.

Indépendamment l'un de l'autre, ces trois facteurs déterminent légèrement le comportement; combinés, par contre, ils le déterminent largement. Néanmoins une certitude absolue dans la prévision reste impossible, car dans la communication concrète ces facteurs se condensent de manière toujours changeante face aux rôles et au contexte situationnel.

Si je me limite dans l'exposé qui suit aux questions méthodiques d'une enquête sur la conscience linguistique, je suis en même temps amené à toucher les problèmes de norme (qui ont un impact sur cette conscience) et aux habitudes (en tant que réalisations de la composante conative, cf. ci-dessous). En d'autres termes, c'est reconnaître que la conscience linguistique fonctionne comme un mallon entre la norme et l'habitude.

Étant antérieur au comportement linguistique, elle est intelligible. Ce n'est qu'à travers ses manifestations (métalinguistiques et pratiques) qu'elle devient empiriquement accessible.

Il va de soi que toute investigation de la conscience devrait reposer sur une étude comparative entre cet output et l'input (Je pense par exemple à la socialisation linguistique de la personne interrogée et à la situation sociale de la langue en question). Mais dans ce petit exposé je me limiterai à des remarques sur l'examen de l'output.

Faute d'une théorie et d'une méthode propre, la sociolinguistique doit faire des emprunts à la psychologie et à la sociologie².

Le modèle qui jusqu'à aujourd'hui semble le mieux conceptualiser la conscience linguistique est celui de l'"attitude", conçu dans le cadre de la psychologie sociale d'origine nord-américaine. Selon la définition générale de Gordon Willard Allport³ cette "attitude" (que je rendrai dorénavant par le terme français 'attitude') représente:

"... une disposition mentale et neurale exerçant une influence directive sur la réaction de l'individu sur tout objet et toute situation auxquels il est confronté..."⁴

Cependant il est à noter que plus de telles définitions se précisent, plus elles sont controversées. C'est le même Allport (toujours dans l'article cité) qui, face à ce problème, prononce le verdict célèbre selon lequel il serait plus facile de mesurer l'attitude que de la définir. Cette diversité des définitions provient d'une même diversité des directions de recherche dans ce vaste domaine de l'attitude (et suivant lesquelles on trace ses concepts épistémologiques). C'est dans ce contexte que N. Lemon parle d'un 'potpourri term'⁵.

Néanmoins l'ensemble des définitions présente deux éléments de convergence:

a) Pendant un certain délai et à l'intérieur d'une certaine marge de variabilité ces attitudes sont stables, car une dépendance directe et immédiate des conditions sociales leur enlèverait toute valeur explicative par rapport au comportement linguistique de l'individu;

b) Il s'ensuit que ces attitudes doivent pouvoir varier indépendamment des conditions sociales (par exemple, suite à des expériences dans des contextes sociaux différents)⁶.

Largement unanimes les chercheurs le sont aussi au sujet de la subdivision de l'attitude en trois composantes:

- a) une partie cognitive,
- b) une partie affective et
- c) une partie conative

qui respectivement se manifestent dans

- a1) des convictions articulées,
- b1) des propos sur des sentiments et
- c1) des renseignements sur le propre comportement ou des actes intentionnés ou bien encore le comportement linguistique manifeste.

2. La mesure des attitudes (sociales ou linguistiques) se développe à partir de la psychophysique, qui constate une corrélation entre certains stimuli physiques (comme par exemple un son ou la photo d'un nègre ou d'un blanc) et une réaction corporelle (par exemple la tension électrostatique de la peau ou la fréquence du pouls). Par analogie, la sociologie dite empirique à développé un nombre de méthodes qui généralement limitent leurs examens à une des trois composantes citées.

Pour toute enquête des attitudes se pose le problème de son objectivité, car

— toute perception de la réalité dépend des catégories épistémologiques de l'enquêteur qui subissent toute forme de détermination (linguistique et autre);

— dans toute mesure des attitudes interviennent différents facteurs qui sont indépendants de l'objet, de l'instrument de mesure et de l'interaction entre eux (pensons à la présence physique éventuelle de l'enquêteur).

Afin de relativiser l'influence de ces facteurs sur leur travaux, les chercheurs s'efforcent habituellement d'assurer la fiabilité et la validité de leurs enquêtes:

— Une méthode est fiable, lorsqu'elle obtient des informations sans faute de mesure, c'est-à-dire qu'une répétition (le "re-test" est un des moyens de vérification les plus utilisés, mais est en même temps problématique à cause de son effet répétitif) devrait donc fournir les mêmes résultats. Or dans la mesure où une investigation rentre dans les détails elle perd obligatoirement de sa fiabilité.

— La procédure de validité nous informe si la méthode employée touche vraiment à l'essentiel du phénomène envisagé. Autrement dit, une méthode valide présente un échantillon représentatif des réactions sociales à un phénomène (la littérature relative à cette question propose pour une telle vérification par exemple une enquête parmi des experts, une comparaison avec la communication quotidienne, avec les résultats d'autres enquêtes, ou bien encore avec des méthodes qui ont montré leur efficacité). De même, un pronostic sur le comportement qui s'avère exact est considéré comme une vérification⁷.

Grosso modo dans l'analyse des attitudes sociales on peut discerner:

— des méthodes directes dans lesquelles la personne interrogée connaît l'objectif de l'enquête et par suite risque de montrer un comportement qui manque de naturel

— et des méthodes indirectes dans lesquelles les gens ignorent que leur comportement est l'objet d'une enquête⁸ ou bien dans lesquelles le vrai but de la recherche est occulté (comme par exemple dans le 'matched guise technique' de Wallace E. Lambert (voir plus bas).

De même on peut faire une distinction entre

— la méthode dite d'index (qui se sert d'une gamme d'évaluations, 'rating-scale' en anglais) où l'individu est invité à marquer la catégorie ou le chiffre équivalent qui correspond le plus à son attitude envers le phénomène ('item') en question

— et une méthode conçue par L. L. Thurstone⁹ où les manifestations de l'attitude sont regroupées et reproduites sous forme de jugement comparatif et qui mesure donc la distance entre plusieurs éléments d'évaluation (par exemple des jugements sur la ressemblance entre des religions ou sur la sévérité des crimes) reproduite, elle aussi, ensuite

sur une échelle graduée. Il n'y a que la dernière qui (à l'intérieur d'un système relationnel bien défini et limité) permet des pronostics sur le comportement. La méthode de l'index le permet seulement dans la mesure où elle incorpore des éléments d'un sondage comparatif¹⁰.

Avant la présentation de quelques-unes de ces méthodes (qui normalement concentrent leur intérêt sur une des trois composantes de l'attitude, mais connaissent des zones de convergence) je tiens à souligner que pour des raisons que j'évoquerai par la suite elles ne peuvent pas à elles seules assurer un examen satisfaisant de la conscience linguistique et par conséquent doivent être complétées par d'autres méthodes. Néanmoins, au regard de l'élargissement des connaissances auxquelles elles peuvent contribuer elles mériteraient, semble-t-il, d'être plus largement exploitées dans la recherche sociolinguistique occitane.

2.1. Commençons donc par la mesure directe et plus précisément par la composante cognitive, qui se manifeste sous forme de convictions, de jugements, de préjugés etc.

Une application des méthodes correspondantes de la sociologie empirique à la recherche sociolinguistique occitane pourrait nous fournir des réponses aux questions suivantes:

— Quelles convictions existent au sujet de la langue et de la culture occitane?

— A la suite de quelles expériences vécues ou de quels événements (stimuli) se sont-elles produites?

— Quelles expériences nourrissent le même jugement?

— Sous quelles catégories ces jugements se laissent-ils subsumer — et selon quels critères?

Quant à l'acquisition du matériel empirique, la sociologie se sert d'une méthode (quelque peu modifiée selon les besoins) qui est connue sous le nom de 'semantic differential'¹¹ et qui le plus souvent est utilisée pour évaluer les auto- et hétérostéréotypes des peuples¹². Elle repose sur l'idée d'associer un stimulus à un point sur une échelle graduée¹³ aux extrêmes de laquelle se trouvent des adjectifs opposés tels que 'laborieux' vs. ' paresseux ', 'serviable' vs. 'égoïste' etc. Pour être fructueuse, une telle méthode doit être basée sur un choix valide

d'adjectifs opposés. Ainsi on pourrait (dans le contexte occitan) collocationner des stéréotypes sur des personnages tels que 'méditerranéen', 'arriégeois', 'occitanophone', 'paysan périgourdin' etc.

Lorsqu'on compare les différents jugements d'une personne interrogée on rencontre fréquemment des convergences dans la tendance évaluative (il est par exemple fort possible que quelqu'un qui apporte un renforcement de la présence publique de l'occitan approuve en même temps sa présence scolaire), ce qui amène à supposer que les personnes interrogées se servent d'un nombre limité de marques distinctives dans leur jugement. Maintenant la méthode que certains sociologues croient capable de réduire la multitude des observations à quelques relations est appelé l'analyse des facteurs¹⁴. Étant un système métrique, elle calcule la proximité psychologique des variables sous forme de coefficient de corrélation et la présente ainsi sous forme géométrique (nous reviendrons là-dessus quand nous traiterons la composante affective de l'attitude).

Pour assurer la validité des items (c'est-à-dire les adjectifs qualificatifs aussi bien que des propos négatifs ou positifs à évaluer) utilisés dans l'enquête, on devrait les relever sur le terrain de l'enquête elle-même (conversations quotidiennes, journaux etc.). Car c'est ainsi qu'on évalue l'importance qu'ils revêtent auprès des personnes interrogées¹⁵.

Pour sonder dans ce contexte les catégories de jugement propres aux personnes interrogées aussi bien que leur portée, M. Sherif et C.I. Hovland¹⁶ présentent à ces personnes une série de jugements courants dans un domaine quelconque et les invitent à les grouper selon des critères à définir individuellement de manière à ce que ces groupes déterminent le degré de consentement et de refus par rapport au phénomène en question¹⁷.

Il existe d'autres formes d'acquisition du matériel pour une analyse de la composante cognitive, qui sont:

— les associations: la personne interrogée est priée de formuler spontanément des associations que lui suggèrent des termes comme (tousjours dans le contexte occitan) 'étranger', 'succès', 'Midi', 'Paris', 'la vigne', 'la carrière', 'les Cathars', 'le lieu de naissance', 'les vacances' etc.;

— des associations contrôlées où ils choisissent une réponse parmi plusieurs réponses préfabriquées;

— la méthode 'antécédence - conséquence' où il faut compléter des phrases telles que: 'Lorsqu'on est à... on est occitan'; ou bien: 'Vivre à la campagne, c'est...'; 'Parler occitan / patois, c'est...'¹⁸.

2.2. La méthode la plus utilisée pour mesurer le côté affectif des attitudes est celle du 'semantic differential' que j'ai déjà évoquée précédemment. Osgood propose à cet égard la mise en œuvre de trois dimensions sémantiques:

évaluation (evaluation)
puissance (potency)
activité (activity)

auxquelles il associe les couples d'adjectifs opposés suivants:

évaluation:

bon - mauvais
propre - sale
juste - injuste
honnête - malhonnête
beau - laid

puissance:

fort - faible
grand - petit
puissant - impuissant
pesant - léger

activité:

actif - passif
chaud - froid
rapide - lent
vif - inerte

Certes, Osgood concède à cet ensemble (il l'appelle 'EPA- structure') une qualité d'ubiquité assurant un examen valide de n'importe quel objet d'enquête, ce qui n'empêche pas de vérifier s'il convient à la spécificité de l'élément à juger et de le modifier éventuellement.

Dans le contexte occitan une telle méthode pourrait élargir nos connaissances si on l'appliquait par exemple dans une étude comparative entre

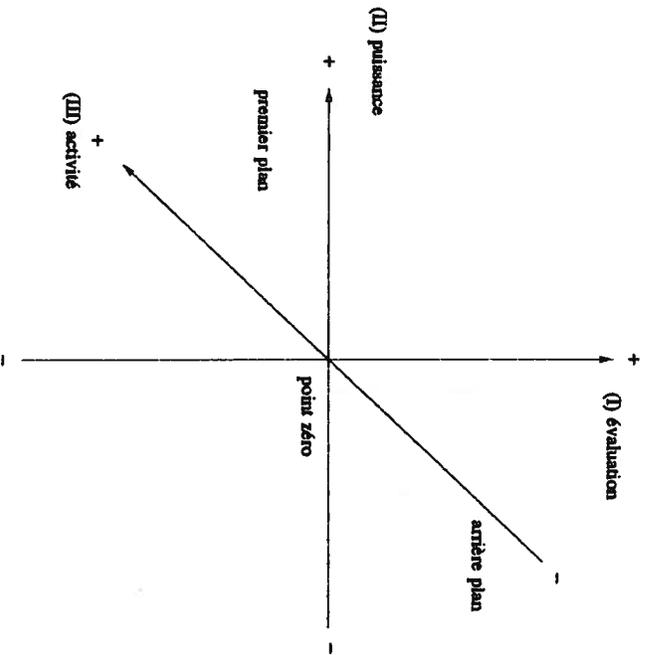
— un groupe d'occitanophones primaires — et un groupe d'occitano-phones secondaires,

— un groupe d'anciens occitanophones parlant exclusivement français aujourd'hui — et un groupe de ceux qui lui ont réservé une bonne place dans leur communication quotidienne,

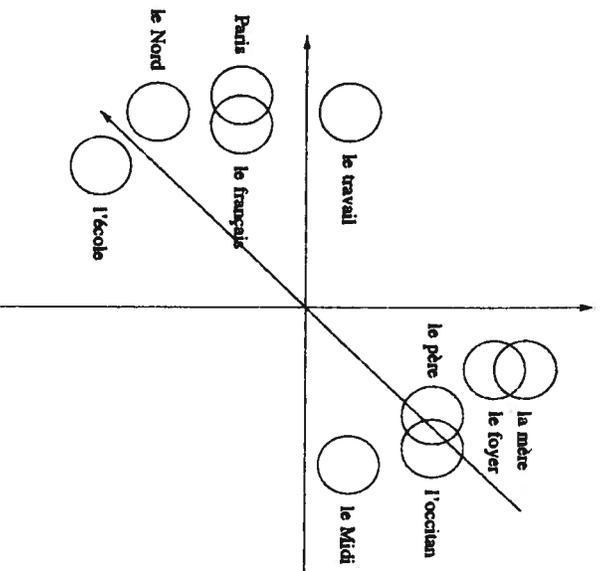
— ou bien entre des écoliers qui le choisissent à l'école — et ceux qui le refusent.

Après avoir réuni les repères biographiques pour chacun d'entre eux on pourrait les laisser exprimer leur sentiment envers des stimuli tels que 'l'occitan', 'le foyer', 'le français', 'le Midi', 'le Nord', 'le travail', 'la mère', 'Paris', 'le père', 'l'école' etc.

Pour améliorer la lisibilité des résultats on pourrait, ici aussi, les soumettre à une analyse des facteurs, c'est-à-dire calculer le coefficient de corrélation et ensuite le présenter dans un système de coordonnées à trois dimensions et avec une orientation des dimensions comme suit:



Un jugement des éléments précédemment cités pourrait donc donner la figure suivante:



2.3. La composante conative d'une attitude se manifeste sous forme de comportement par rapport à un certain objet.

Les méthodes utilisées dans ce contexte essaient d'échelonner les intentions dans une suite de distances sociales. C'est E. S. Bogardus qui, en 1925, a lancé l'hypothèse selon laquelle plus les distances sociales par rapport à une autre ethnie sont grandes plus les préjugés sont importants¹⁹. En s'appuyant sur l'hypothèse ultérieure, qui pose que les différents degrés de distance sociale peuvent être mesurés, Bogardus et plus tard Harry C. Triandis²⁰ esquissent un système gradué de comportement. Chez Triandis il se présente comme suit: d'abord on donne à la personne interrogée des repères biographiques sur la personne qu'elle doit juger (par exemple 'algérien, 35 ans, ouvrier agricole, occitanophone' etc.). Ensuite on lui demande s'il accepterait une telle personne (extrait):

- comme parent proche par le mariage
- comme ami personnel dans son club
- comme voisin dans la rue où il habite

- comme collègue de travail dans son pays
- comme concitoyen dans son pays
- seulement comme visiteur dans son pays
- ou s'il l'excluerait de son pays²¹

Il peut exprimer son intention hypothétique sur une échelle graduée comportant sept degrés, avec un jugement affirmatif et un jugement négatif aux extrémités.

Dans le contexte occitan il serait possible d'imaginer une utilisation de cette méthode pour sonder par exemple l'intensité de la présence sociale (officielle et privée) de l'occitan, qui serait nécessaire pour que les nouveaux francisés se réoccitanisent, ou bien, à l'opposé, pour sonder dans quelles conditions ceux chez qui l'occitan occupe toujours une place importante dans la communication quotidienne l'abandonneraient.

Dans la mesure du possible une enquête portant sur les intentions de comportement devrait être accompagnée d'une analyse du véritable comportement, car elles peuvent facilement diverger²².

2.4. A mon avis c'est surtout la mesure de la composante conative des attitudes qui pose le problème des distortions dues à une méthode directe. Nous connaissons tous la situation paradoxale dans laquelle se trouve le sociolinguiste qui veut examiner les manifestations naturelles de la conscience mais qui doit se servir de méthodes qui rendent vrai semblable un auto-contrôle des personnes interrogées²³. Par suite bon nombre de chercheurs préconisent une mesure qui cache son véritable intérêt de recherche, ce qui en fonction de l'intimité du sujet et de l'objectif de l'enquête (qui évidemment peut varier entre un psychologue et un sociolinguiste) pose le problème éthique de sa légitimité. La présentation par exemple du 'semantic differential' comme un instrument destiné à sonder la signification de certaines notions joue un rôle dans ce contexte.

Une des méthodes les plus largement utilisées est la 'matched guise technique' conçue par William Lambert et son groupe de travail²⁴. Au lieu d'un stimulus notionnel (comme dans le 'semantic differential') on travaille à partir d'extraits de textes enregistrés sur magnétophone dans deux langues différentes, mais lus par la même personne. Avant l'écoute consécutive de ces textes, on les présente aux auditeurs comme étant lus par deux personnes différentes, qui doivent être jugés par la suite.

Pour l'évaluation on peut utiliser l'échelle graduée que nous connaissons depuis le 'semantic differential'²⁵. Dans la recherche sociolinguistique occitane cette méthode a récemment été utilisée²⁶. Pour ce qui est des résultats obtenus j'ai l'impression qu'on pourrait encore augmenter leur validité et leur richesse en nuances avec un meilleur choix d'adjectifs qualificatifs (cf. ci-dessus).

3. L'échantillon des méthodes citées dans cet exposé nous donne quelques exemples du travail des sciences sociales empiriques. Dans l'ensemble ces méthodes sont efficaces, fiables et valides à l'intérieur de leur cadre de recherche bien défini (et par suite limité). Cependant, je l'ai déjà évoqué, un examen de la conscience qui peut nous satisfaire doit avoir recours à des méthodes ultérieures:

— Car étant parfois quelque peu positivistes, ceux qui font des recherches sur les attitudes ne s'aventurent pas à analyser l'interaction entre les facteurs cognitif, affectif et conatif. C'est un élément qui me paraît particulièrement intéressant car il pourrait nous renseigner sur la combinaison individuelle des composantes de l'attitude et en même temps nous dévoiler des divergences par exemple entre le côté intentionnel et le comportement réel. De telles ruptures me semblent probables dans la mesure où la situation linguistique est vécue comme une situation pathologique, car plus le décalage entre les intentions, les sentiments et les convictions de l'occitanophile et la répartition sociale réelle de la langue est grand, plus on peut être tenu en compensation de le 'réduire'.

— Contrairement à ce que l'on pourrait croire ces méthodes ne résolvent pas le problème de l'objectivité (même si elles le suggèrent). En effet, nous avons déjà effleuré ce problème en soulevant la question de la fiabilité; les sciences humaines, dont l'objet de recherche connaît un changement historique perpétuel, a les plus grands problèmes à satisfaire l'impératif épistémologique des sciences dites objectives²⁷ et qui est la vérifiabilité intersubjective. Toute tentative de compenser ce handicap de manière quantitative, en utilisant un corpus parfois imposant en matériel, néglige le fait qu'un phénomène social ne sera jamais totalement perceptible. Ainsi dans toute recherche quantitative se pose la question de savoir à partir de quel nombre de données elle devient valable.

— Un troisième élément vient s'ajouter: les aspects sociaux ou sociolinguistiques qui se prêtent à une mesure objective et simple ne

représentent pas forcément les aspects-clé des phénomènes sociaux correspondants²⁸.

Par conséquent tout examen de la conscience linguistique ne peut que partiellement reposer sur les méthodes ci-dessus décrites et doit être complété par d'autres.

Je proposerais une double démarche dans la recherche:

— une démarche analytico-empirique (telle qu'elle est présentée ci-dessus) pour les aspects dont une quantification pourrait être intéressante (par exemple la répartition sociale d'une langue);

— sinon je préconise une recherche typologique visant à dévoiler:

a) l'envergure des formes de présentation d'un phénomène et

b) la cohésion causale (la dite interaction) entre les différentes composantes de ce phénomène.

Pour y arriver, on pourrait, après une enquête statistique, réaliser une série d'interviews de longue durée dont les données seraient dépouillées primordialement de manière herméneutique. Ce genre d'enquête pose tout de même une série de nouveaux problèmes méthodiques dont bon nombre proviennent de la présence physique de l'enquêteur. Pensons par exemple aux problèmes de l'influence mutuelle du comportement entre l'enquêteur et la personne interrogée telles qu'elles ont été évoquées par Georges Devereux²⁹. Pensons aussi à l'intercesseur de la norme dont parle Robert Lafont³⁰.

Une exégèse herméneutique qui elle aussi connaît des prémisses méthodologiques et obéit à certaines règles³¹:

— pour devenir compréhensible, l'exposé doit être sensé;

— il doit y avoir une certaine parenté culturelle entre l'interprète et son objet.

Le procédé de la compréhension lui-même est une sorte de conversion de l'acte créateur que l'interprète parcourt dans un sens inverse. Ce parcours doit impérativement obéir à certaines règles:

— c'est selon les catégories de structuration de la personne interrogée que ses propos sont reproduits et non selon ceux de l'enquêteur (autonomie);

— dans l'interprétation de détails il ne faut pas perdre de vue l'ensemble (totalité).

Néanmoins le régulier définitif dans ce procédé reste l'individualité de l'interprète qui assure la spontanéité de la compréhension intersubjective. Il n'est pas seulement illusoire mais même nuisible de vouloir se libérer de cette subjectivité. Car une certaine convergence dans l'expérience vécue qui rapproche l'enquêteur de la personne à analyser est la condition de toute interprétation compréhensive. Il fait souligner que cette subjectivité se limite au facteur opérationnel de la compréhension. Quant à sa propre idéologie, l'enquêteur devrait par contre lui interdire l'accès à la structuration catégorielle des données et devrait, au contraire, essayer de dégager le système hiérarchique de valeurs chez la personne interrogée, de manière à ce qu'il devienne perceptible.

C'est dans ce contexte que la distance relative du chercheur étranger par rapport à la société occitane peut présenter un petit avantage, car, n'étant pas personnellement concerné par le phénomène examiné, il me semble être plus imperméable à l'idéologie déjà véhiculée dans les prémisses (par exemple il risque moins de se solidariser prématurément avec la personne interrogée). Et contrairement à son collègue occitan le chercheur étranger court moins le risque que la diglossie qu'il examine soit déjà présente dans la disposition de son enquête (par exemple sous forme de certains tabous).

Somme toute, dans l'enquête sur la conscience linguistique je crois nécessaire une investigation double, analytico-empirique et herméneutique, qui suivant leurs capacités, collaborent de manière complémentaire. Autrement dit l'une examine la dimension horizontale du phénomène (sa distribution dans l'espace et le temps) et l'autre sa dimension verticale (sa composition et sa causalité interne). Aussi longtemps que nous ne disposons pas de 'la' méthode qui nous amène à la conscience linguistique nous devons, à mon avis, pratiquer ce genre d'éclectisme expérimental et laisser aux résultats obtenus le verdict sur leur convenance.

Peter CICHON

NOTES

1. Cf. A. M. Badia i Margarit, 1978, 'Die Katalanische Soziolinguistikgruppe und das Internationale Seminar für Soziolinguistik in Perpignan im Juli 1977', in Georg Kremnitz, éd., 1979, *Sprachen im*

- Konflikt. Theorie und Praxis der katalanischen Soziolinguisten. Eine Textauswahl*, Tübingen, pp. 198-218.
2. Cf. Brigitte Schlieben-Lange, 1978, *Soziolinguistik*, 2e édition, Stuttgart, Berlin, Köln, Mainz, pp. 104-5; J.-M. Marconot, 1983, 'La méthodologie de l'enquête sociolinguistique', *Lengas* 18:5.
 3. 1935, 'Attitudes', dans C. Murchinson, éd., *Handbook of Social Psychology*, Worcester/Massachusetts, pp. 798-844.
 4. D'autres définitions se trouvent dans Robyn M. Dawes, 1977, *Grundlagen der Einstellungsmessung* (allemand par Bernd Six et H. J. Henning), Weinheim, pp. 45-6.
 5. 1973, *Attitudes and their measurement*, London, p. 1.
 6. Cf. Dawes 1977, p. 45.
 7. Cf. Harry C. Triandis, 1975, *Einstellungen und Einstellungsänderungen* (allemand par Bernd Six et Karl-Heinz Steffens), Weinheim, Basel, pp. 40-1.
 8. On peut par exemple dans un musée comparer l'usure des dalles devant certaines œuvres d'art et en déduire l'intérêt (inégal) des visiteurs (exemple tiré de Dawes 1977, p. 230).
 9. 1928, 'Attitudes can be measured', in *American Journal of Sociology*, 33:529-54.
 10. Cf. Dawes 1977, p. 261.
 11. Cf. C. E. Osgood, G. J. Suci, P. H. Tannenbaum, 1957, *The Measurement of Meaning*, Urbana: Univ. Illinois Press.
 12. Cf. P. Hofstatter, 1978, 'Wie Völker einander sehen', in Anitra Karsten, éd., *Vorurteil*, Darmstadt, pp. 185-98.
 13. Comportant normalement sept degrés allant de -3 (= extrêmement x) à +3 (= extrêmement y) en passant par -2 (= assez x), -1 (= un peu x), 0 (= ni x ni y), +1 (= un peu y) et +2 (= assez y) ou bien de 0 (= pas du tout) à 7 (= extrêmement).
 14. Cf. D. Revenstorf, 1976, *Lehrbuch der Faktorenanalyse*, Stuttgart.
 15. Cf. U. von Gleich, 1982, *Die soziale und kommunikative Bedeutung des Quechua und Spanischen bei Zweisprachigen in Peru (1968-78)*, Hamburg.

16. 'Judgmental phenomena and scales of attitude measurement: placement of items with individual choice of number of categories', *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 48 (1953):135-41.
17. C'est surtout le nombre de catégories choisies qui est révélateur. Car contrairement à ce que l'on peut attendre plus on est sensible à un problème et moins on choisit de catégories. Après la classification, les personnes interrogées sont priées de dire dans quelles catégories se trouvent les propos qu'ils approuvent et où se trouvent celles qu'ils refusent. Celui qui est largement intéressé par un phénomène refusera plus de dire que celui qui est plutôt indifférent.
18. Cf. Triandis 1975, pp. 50-51.
19. 'Measuring social distance', *Journal of Applied Sociology*, 9:299-308.
20. '1964, Exploratory factor analyses of the behavioral component of social attitudes', *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 68:420-30.
21. Sur la base d'environ 10.000 formes de comportement social variant dans chaque ethnie, assujetties à une analyse des facteurs et à certains procédés statistiques, Triandis et son équipe extraient des dimensions indépendantes et conçoivent un questionnaire comportant 20 points (j'en ai cité 7); cf. H. C. Triandis, V. Vassiliou, M. Nassiakou, 1968, *The Personality and Social Psychology Monograph Supplement* 8, no. 4, pp. 1-42.
22. Cf. l'enquête de R. T. LaPierre, 1934, 'Attitudes versus action', *Social Forces* 13:230-37 qui prouve que dans leurs actions les gens montrent souvent moins de préjugés que dans leurs propos.
23. Formulé par W. Labov, 1970, 'The Study of Language in its Social Context', *Studium Generale*, 23:30-87.
24. W. Lambert, R. C. Hodgson, S. Fillenbaum, 'Evaluational reactions to spoken languages', *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 60 (1960):44-51.
25. Cf. von Gleich, 1982.
26. Par C. Koller et C. Muller, 1985, 'Les préjugés linguistiques', in Andres M. Kristol, Jakob Th. Wuest, éd., *Drin de rot. Travaux de sociolinguistique et de dialectologie bernoise*, Berne, pp. 155-84, et Wolfgang Markhof, 1987, *Renaissance oder Substitution? Eine*

- soziolinguistische Untersuchung zur Stellung des Okeanischen im Departement Cantal*, Genève, pp. 252-70.
27. Dans la conception de Karl-Raimund Popper, 1979, *Die beiden Grundprobleme der Erkenntnistheorie (aufgrund von Manuskripten aus den Jahren 1930-33)*, éd. Troels Eggers Hansen, Tübingen, p. 430.
28. Cf. L. L. Thurstone et E. Chave, 1928-48, 'Theorie der Einstellungs-messung', in Anita Karsten, *op. cit.*, pp. 13-34.
29. 1967, *From Anxiety to Method in the Behavioral Sciences*, The Hague, Paris.
30. 1977, 'A propos de l'enquête sur la diglossie: l'intercesseur de la norme', *Lengas*, 1:31-39.
31. Cf. Emilio Betti, *Die Hermeneutik als allgemeine Methodik der Geisteswissenschaften*, Tübingen, 1962

Étude des textes médico-pharmaceutiques de langue d'Oc

Je me suis concentrée dans mes études depuis un certain temps sur la possibilité d'augmenter nos connaissances du lexique de l'ancien provençal. Convaincue que les œuvres en prose jouent un rôle de premier plan dans ce domaine, je viens d'achever une étude sur les *Biographies des troubadours*¹, où j'ai essayé de réunir les éléments lexicaux qui pourront constituer une autre base de données à comparer avec le patrimoine linguistique exposés dans les superbes outils qui sont toujours disponibles, même s'ils sont désormais surpassés².

Ces horizons n'ont pu s'amplifier de façon décisive que lorsque je me suis décidée à prendre en considération les textes de la *Fachliteratur*. Ce projet, toutefois, peut risquer de paraître trop ambitieux si l'on ne le subdivise pas en des secteurs homogènes et si l'on ne prévoit pas, dès le commencement, un plan organique qui puisse servir à tous.

Les éléments caractéristiques du problème pris dans sa totalité sont, naturellement, ceux qui sont plus proprement philologiques (recherche des sources, préparation d'éditions, évaluation des travaux existants); en second lieu, on doit prendre en considération les aspects se rapportant à la préparation d'index lexicaux, et même de concordances qui se rattachent à une thématique plus strictement linguistique.

A partir de cette prémisses méthodologique qui doit considérer, même pour sa réalisation à longue échéance, les apports que l'informatique offre, à présent, pour ce secteur d'études, il faut proposer une subdivision de telle sorte que le chercheur puisse prendre en considération les groupes d'œuvres séparément ou par phases successives. A ce propos, je suis convaincue que l'étude des textes médico-pharmaceutiques peut constituer un point de départ valable.

Ce domaine de la production d'oc, tout comme d'autres secteurs, manque de renseignements lexicaux propres à faire comprendre la véritable nature des maladies décrites, des substances curatives prescrites, des méthodes employées dans la préparation des remèdes. En effet, le lexique d'un texte médical de l'Antiquité ou du Moyen Age présente des difficultés pour son interprétation car l'influence qu'exerce la conscience linguistique moderne et l'intervention d'éléments magiques ou alchimiques en gênent l'analyse.

De là, l'étude de la terminologie médico-pharmaceutique non seulement contribue à la connaissance des phénomènes en eux-mêmes, mais fait figure d'outil auxiliaire dans les études culturelles, notamment l'amélioration de nos connaissances des liens qui unissent la culture technologique du déclin de l'Empire Romain à son développement en pays d'oc³.

Mon travail sur la production médico-pharmaceutique d'oc se subdivise en trois phases.

Phase 1: inventaire de tous les manuscrits qui contiennent des textes médico-pharmaceutiques en langue d'oc et des textes déjà disponibles.

Ces textes peuvent se diviser en divers genres: le provençal, en effet, adopte grosso modo, la division de l'Antiquité entre *simples* et *composés*⁴ qui aengendré d'une part les herbiers et de l'autre les traités monographiques de thérapeutique et les recettes, groupées de diverses façons⁵. Les divers genres se croisent parfois et donnent lieu à des œuvres mixtes comme les recettes que l'on rencontre dans les herbiers. En ce qui concerne le latin, on se souvient du *De herbis feminis*, le *Discorside* latin, le *Pseudo-Apulée* etc. et, pour la langue d'oc, *Las vertutz de las erbas*⁶. Dans ce dernier, la description des vertus curatives de toutes les herbes est suivie de recettes associant de diverses façons plusieurs drogues. La raison en est que ces divers genres ont leurs racines dans le milieu culturel bien particulier de la Grèce du IV^e siècle avant J. C., où la médecine et la science des herbes formaient un tout qui contribua à la rédaction des premiers manuels d'herboristerie médico-pharmaceutique⁷.

En ce qui concerne plus directement le sujet de mon travail actuel je peux dire que ce sont les recettes qui ont particulièrement attiré mon attention. Il y a très peu d'éditions de ces recettes, soit parce qu'on ne peut pas les attribuer à un médecin déterminé, soit parce qu'elles ont été transmises isolément ou par petits groupes dans des feuillets blancs de certains manuscrits qui contiennent des matières différentes. Les données que j'ai rassemblées se groupent de cette façon:

1) Seules certaines des recettes qui ne sont pas insérées dans des recueils organiques ont été prises en considération par les spécialistes. Je donnerai ici quelques exemples: les recettes qui sont comprises dans le ms 33 (anc. 13729) de la Bibl. Municipale de Nîmes et le fol. 142v^o du ms 60 de la Bibl. Municipale de Rodez, qui renferme la formule pour guérir de la rage, ont été publiées⁸. Du fragment provençal n.

acq. fr. 1601 de la Bibl. Nat. de Paris ont été transcrites par P. Meyer⁹ seulement deux d'entre les huit colonnes qui renferment des recettes et ainsi il manque l'édition complète des recettes contenues dans le ms D II 11 de la Bibl. de l'Université de Bâle¹⁰. D'autres recettes que renferment divers manuscrits restent inédites. C'est un devoir de souligner que, en ce qui concerne cet aspect de mon travail, de nouvelles découvertes et des renseignements que Mme G. Brunel-Lobrichon nous a données constituent une source d'ajournement très précieuse.

2) Quant aux recueils de recettes qui figurent comme de vrais réceptaires, on peut en compter trois:

— les recettes qui sont contenues dans le ms I 4066 des Archives dép. du Gers (Auch), éditées par Brunel en 1956¹¹. Cet ouvrage est accompagné d'un glossaire précieux et d'une série de tables des matières qui facilite le repérage des termes techniques, spécialement de ceux qui ne se trouvent pas dans Levy, SW, que Brunel a mis en évidence. L'organisation de cet ouvrage se pose en modèle efficace pour la philologie et pour l'analyse linguistique.

— Les recettes médicales du ms 903 de Trinity College (Cambridge) éditées par P. Meyer¹². L'absence d'un glossaire qui en permette l'étude lexicale contraste avec l'importance en qualité et en quantité des textes édités; ce fait est partiellement compensé par l'index de Goldberg et Saye qui, toutefois, dresse seulement la liste des affections¹³.

— Le ms Ashburnham 105 de la Bibl. Laurentiana de Florence, qui n'a pas été édité pour ce qui est des recettes.

Phase 2: éditions des recettes.

Je suis en train d'achever l'édition des recettes qui sont contenues dans le ms Ashburnham 105 de la Bibl. Laurentiana de Florence¹⁴. Ce ms, le dénommé *Libre de Peire de Serras*, qui a été décrit et édité par P. Meyer seulement en ce qui concerne d'autres parties¹⁵, figure comme une vraie série d'annotations que le pharmacien-droguiste d'Avignon, qui vivait au XIV^e siècle y transcrivit. Sans affronter plus spécifiquement les aspects d'analyse du texte, il faut toutefois faire remarquer l'intérêt historique et linguistique qu'il offre, déjà mis en évidence, du reste, par P. Meyer, et son importance du point de vue lexical en matière médico-pharmaceutique.

NOTES

Le texte des recettes qui recouvre 50 feuilles, se pose comme un des recueils les plus riches; à cela il faut ajouter l'index authentique des maladies que Peire de Serras lui-même transcrivit.

Phase 3: encodage par ordinateur de toutes les recettes et création d'une liste générale lemmatisée.

Cette liste devra contenir, en ce qui concerne plus directement l'aspect linguistique:

— la mise en valeur par des indicateurs opportuns des termes particuliers qui ne sont pas enregistrés dans les dictionnaires provençaux. Un expédient pareil avait déjà été adopté dans mon travail sur les *Biographies des Troubadours*, même si à cette occasion je n'avais pu mettre en évidence que les différences graphiques et phonétiques en comparaison avec les termes de Levy, parce qu'il s'agit de textes qui reflètent la langue des troubadours.

— En second lieu, on juge convenable de transcrire le terme latin correspondant pour mettre particulièrement en évidence le développement provençal de la terminologie du latin tardif. Même si je suis persuadé que dans certains cas cette information pourrait être inutile (p. ex. la dénomination latine d'herbes très connues), j'ai néanmoins estimé nécessaire le renvoi au latin comme un principe lexicographique pour favoriser la connaissance des termes relatifs aux maladies et aux différents traitements.

En outre, sur un aspect plus proprement culturel, la base de données par ordinateur servira à effectuer des groupements de recettes qui contiennent des composants relatifs aux mêmes maladies par un heureux parallélisme, là où il existe, avec la source latine. A cet égard j'ai déjà obtenu la collaboration indispensable de l'équipe qui travaille à l'Institut de Linguistique Computationnelle du CNR (PISE)¹⁶ et des étudiants du projet THEOREMA (Thesaurus par ordinateur des recettes médicales anciennes) en cours au Laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes de Liège.

Maria Sofia CORRADINI BOZZI

1. M. S. Corradini Bozzi, *Concordanze delle Biografie Trovadoriche*, vol. I (A-L), Pacini, Pisa, 1982 et vol. II (M-Z Appendice e Formario, Pacini, Pisa, 1987).
2. Une contribution de mise à jour lexicographique nous est offerte par le travail que l'équipe de Heidelberg mène sous la direction de Kurt Baldinger.
3. Sont à consulter à cet égard les études de D. Jacquart, *Le Milieu médical en France du X^{II}e au X^{VI}e siècle*, Genève, 1981, de M. C. Pouchelle, *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Âge. Savoir et imaginaire du corps chez Henri de Mondévillie*, Paris, 1983 et de R. Lafont, 'Lenga d'oc e umanisme scientific', *Amiras*, 5 (1983):33-37.
4. Le terme *simple* dérive du latin médiéval *medicamentum simplex* avec lequel étaient classés tous les médicaments qui provenaient directement de la nature, sans avoir subi de manipulation d'aucune sorte. Ils comprendraient principalement des herbes médicinales, mais aussi des substances minérales et animales. Dans la composition des *composés* entrait un nombre variable de *simples*.
5. Les structures fondamentales des recueils de recettes ont été systématisées par Galien (voir C. G. Kühn, *Claudii Galeni opera omnia*, Leipzig, 1821-33, XII, pp. 378-1007; XIII, pp. 1-1058).
6. Voir C. Brunel, *Recettes médicales alchimiques et astrologiques du X^{VI}e siècle*, Toulouse 1956.
7. Il faut se souvenir de Diocle de Karystos et de Crateua, auteurs des plus anciens manuels d'herboristerie, avant Dioscoride.
8. Respectivement par E. Bondurand, 'Fragment de recettes médicales en langue d'oc', *Romania*, 12 (1883):100 ss. et par C. Brunel, 'Notice du ms 60 de la Bibliothèque de la Ville de Rodez', *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 94 (1933):21 ss.
9. P. Meyer, 'Fragments inédits d'un lapidaire provençal', *Jahrbuch für rom. und engl. Literatur*, 4 (1862):78 ss.
10. Ce manuscrit renferme un nombre considérable de traités médicaux en langue d'oc; une seule d'entre les recettes a été éditée par W. Wackernagel, 'Provenzalische Diatetik', *Zts für deutsches Altertum*, 5 (1845):16 ss.

11. Voir Brunel, *Recettes*.
12. Voir P. Meyer, 'Recettes médicales en provençal', *Romania*, 32 (1903):268 ss.
13. A Goldberg et H. Saye, 'An Index to Medieval French Medical Receipts', *Bulletin of the Institute of the History of Medicine*, Baltimore, 1933.
14. La collection Ashburnham comprend d'autres manuscrits qui contiennent des herbiers et des réceptaires: voir Ashb. 456 (herbier avec recettes en italien) et Ashb. 731 (herbier en latin et réceptaire en italien).
15. P. Meyer, 'Notice de quelques mss de la Collection Libri à Florence', *Romania*, 14 (1885):486-548.
16. En ce qui concerne la création de la base de données textuelles on adopte la procédure développée à l'ILC-CNR. Au même Institut il est possible de consulter la première CD-ROM (Optical Compact Disc - Read Only Memory) où sont encodés des textes latins à l'aide du système IBYCUS.

Bases de données et recherches dialectologiques

EXIGENCES DE LA RECHERCHE DIALECTOLOGIQUE

Tout chantier dialectologique présente un certain nombre de caractéristiques, qu'il peut certes partager avec d'autres secteurs de la recherche, mais qui lui confèrent néanmoins une physiologie d'ensemble propre.

- 1) les faits sont recueillis par voie d'enquête. Ce n'est pas l'originalité de cette donnée qui est intéressante ici - les dialectologues sont loin d'être les seuls linguistes à enquêter - mais sa conséquence pratique: toute la matière à analyser n'est accessible qu'à travers la consignation des résultats de ces enquêtes; or qui dit consignation dit classification dit tri, dit choix, dit hiérarchie.
- 2) les faits ne sont jamais clos. Même si, de fait, l'enquête s'arrête à un moment, on sait bien que toutes sortes de compléments de nature et d'origines diverses auront à s'ajouter par la suite.
- 3) les faits sont extrêmement nombreux et, partant, lourds à manipuler.
- 4) les faits sont pour l'essentiel oraux. Leur mise à disposition exige donc un outil adéquat.
- 5) les faits sont essentiellement des formes linguistiques, mais celles-ci sont constamment susceptibles de faire l'objet de commentaires (de la part des locuteurs, de la part de l'enquêteur, de la part de l'analyste...) qui valent d'être intégrés aux données.
- 6) les faits sont hétérogènes et non commensurables. Même lorsqu'une enquête vise un objectif précis, la masse des données recueillies excède largement les seules réponses aux questions de départ.
- 7) les faits sont linguistiquement multidimensionnels. A des classifications thématiques ou alphabétiques de mots, les propriétés du corpus ou les besoins de l'analyse imposent d'ajouter d'autres modes de rangement.
- 8) les faits doivent être consignés "bruts" (autant que faire se peut mais en même temps être susceptibles d'utilisations sous des formes "simplifiées". Certaines analyses interdisent toute lemmatisation, d'autres exigent certains "lissages".

9) les faits doivent rester susceptibles d'être associés à l'espace d'où ils sont tirés. Même s'il est loin de n'être qu'aréologique, le fait dialectal doit pouvoir être envisagé en termes d'autres.

10) les faits doivent pouvoir être envisagés du point de vue de leur évolution dans le temps. Ils doivent donc pouvoir être mis en rapport avec des attestations préalables (Atlas linguistiques, monographies, textes ou fragments anciens...).

11) les faits dialectaux ne doivent pas être enfermés dans un univers clos mais rester reliés à d'autres faits dialectaux situés hors de l'aire et à des standards.

Nous nous sommes demandé quel outil on pouvait élaborer pour faire face à cet ensemble de contraintes. L'une des exigences premières de la recherche dialectologique nous a semblé être de laisser le chantier ouvert, c'est-à-dire en fait de rendre le chantier *permanent*, tout en conservant la possibilité de travailler à partir de l'état qui se présente à un moment donné. Il ne s'agit jamais de répertoire et de classer un fonds *frit* mais de préparer des " tiroirs " à l'intérieur desquels viendront s'accumuler, petit à petit, toutes sortes de données, le caractère par définition inachevé du corpus ne devant toutefois empêcher ni entrer les procédures de recherche proprement dites. Cette mobilité que n'autorisent pas les modes de recueil classiques, en particulier le support papier et l'édition du corpus, est rendue possible précisément par le recours à un support informatique.

UNE BASE DE DONNÉES RELATIONNELLES

Le problème qui se pose consiste alors à adapter l'outil que constitue une base de données relationnelles (un certain nombre de logiciels de bases de données sont disponibles dans le commerce) aux besoins spécifiques de la recherche dialectologique.

En ce qui nous concerne, dans le cadre de notre recherche en domaine occitan, nous avons défini un certain nombre d'objectifs et tracé un certain nombre de limites (relativement à l'espace étudié, à la perspective et au champ de l'étude) qui induisent un certain nombre de paramètres dans la base, mais il reste néanmoins possible d'introduire des dimensions supplémentaires si l'on prend conscience, à l'usage, que certains types de données pertinentes ont été omis.

STRUCTURE DE LA BASE DE DONNÉES DIALECTALES

Du point de vue de sa structure, une base de données se conçoit comme un ensemble de fichiers entretenant entre eux des relations multiples.

Notre perspective étant, avant tout, comparative, la nécessité de travailler avec des données commensurables s'est révélée de première importance. D'où l'utilisation, dans l'enquête, de questionnaires et par suite — même si ce type d'enquête est complété par plusieurs autres — une certaine orientation de la structure de la base.

Deux fichiers se sont avérés centraux :

— le fichier localités contient une liste des localités d'enquête. A chaque localité est associée une série de renseignements concernant l'enquête, ses modalités et son déroulement (nom de l'enquêteur, date(s), nom, âge et raison sociale des informateurs, particularités...). Chaque localité est, de plus, repérée par ses coordonnées géographiques, de sorte qu'une cartographie automatique des faits linguistiques est disponible à la demande.

— le fichier questions contient une liste de questions, celles-là mêmes qui constituent le questionnaire d'enquête; la plupart du temps, la cible de la question est une unité lexicale mais il peut arriver que la réponse dépasse ce cadre. Dans les domaines où existe une double taxinomie (botanique, zoologie...) sont prévues à la fois désignation populaire et désignation savante. A chaque question se trouve associée une série de références bibliographiques pertinentes (Atlas Linguistiques, études monographiques...).

Une procédure de sélection du terme-clef de la question et la mise en œuvre d'un tri alphabétique autorisent la fabrication automatique d'un index associé à ce fichier-questions destiné à faciliter l'accès aux données.

A ces deux fichiers (localités et questions) est relié, par un système de pointeurs, le fichier central de saisie qui est destiné à recevoir, pour chaque point du réseau les formes phoniques recueillies. La notation phonétique présentant des exigences propres (par rapport à des polices de caractères ordinaires), nous avons élaboré une police de caractères phonétiques de type A.P.I. pour pouvoir consigner ce type de matériaux.

L'analyse linguistique des données, dans notre perspective, nécessitant d'autres éléments d'information, nous avons également associé au fichier-questions trois fichiers d'appoint:

— le fichier-étymologie est destiné à recevoir la liste des étymons associables aux formes dialectales recueillies. Il doit constituer, entre autres applications, un auxiliaire de premier ordre dans tout travail de phonétique historique.

— le fichier-morphologie est destiné à recevoir la liste des unités lexicales morphologiquement analysées, c'est-à-dire segmentées, dans leur forme de base, en leurs morphèmes constitués. Il doit pouvoir servir directement de support à toute analyse d'ordre morphologique.

— le fichier-lemme est destiné à recevoir la liste des formes dialectales recueillies sous une forme lemmatisée (graphique). Il doit servir de point de départ à toutes les recherches pour lesquelles la transcription phonétique est non pertinente.

Par ailleurs, l'enquête dialectologique, quelque objectif précis qu'on puisse lui assigner ponctuellement, livre en général une multitude d'informations d'ordre ethnolinguistique qu'il serait regrettable de négliger. Celles-ci se présentent néanmoins sous une forme assez défectueuse des données purement linguistiques dans la mesure où, d'une part, elles s'avèrent moins systématiques, davantage liées à des aléas de l'enquête et où, d'autre part, la nature même des matériaux (textes, témoignages, commentaires, dessins, photographies...) tranche avec les mots qui constituent la réponse linguistique ordinaire. Pour consacrer ce type de données dans la base, nous avons relié le fichier-lemme à deux sous-fichiers réservés à des commentaires divers:

— le sous-fichier commentaires-texte est réservé à des commentaires d'ordre ethnolinguistique, à saisir selon la procédure ordinaire du traitement de texte

— le sous-fichier commentaires-image est réservé à des informations d'ordre iconographique, à saisir et traiter par scanner.

SAISIE DES DONNÉES

La saisie des données comporte, étant donné la conception générale de la base que nous avons développée, deux phases distinctes:

— une phase de pré-saisie: elle concerne les parties stables ou à variation limitée. Les parties stables sont engrangées dans la base une fois

pour toutes: ce sont les localités (fichier-réseau), les questions (fichier-questionnaire), les références (aux Atlas, aux monographies...). Les parties à variation limitée sont celles qui font appel à un savoir linguistique préalable: ce sont les étymons, les formes de base morphologiques...: elles font l'objet d'une saisie spécifique à l'occasion des tout premiers questionnaires renutés. Après quoi intervient

— la phase de saisie proprement dite. Elle s'opère localité par localité. La programmation de la base de données est telle que l'opérateur de saisie se voit proposer à l'écran une fiche déjà partiellement remplie sur laquelle figurent les données stables et une série de propositions pour les données à variation limitée. Il lui reste alors à consigner dans une zone réservée à cet effet (et programmée pour que les caractères qui s'y inscrivent appartiennent à la police A.P.I.) la forme phonique qui figure sur le protocole d'enquête, et à choisir le lemme et l'étymon parmi ceux que lui indique le programme. Il insère également, le cas échéant, les informations complémentaires dans les zones de commentaires.

FONCTION: LA BASE OUTIL DE LA RECHERCHE

Un certain nombre de "produits" peuvent être sans grande difficulté "déduts" d'une telle base de données; par exemple:

— un lexique dialectal, alphabétique, qui serait utilisable, grâce aux procédures d'indexation et de tri, tant dans le sens occitan-français que dans le sens français-occitan. et qui, dans la mesure où les compléments d'ordre ethnolinguistique sont dans la base rattachés aux lemmes, posséderait une dimension encyclopédique.

— un lexique étymologique

— une représentation cartographique des faits linguistiques etc... Mais, pour l'essentiel, les services qu'elle est susceptible de rendre résident dans son manement, dans les connexions qu'elle autorise et donc dans les analyses qu'elle facilite ou rend possible. Que le propos soit phonologique synchronique, morphologique ou lexical, que la visée devrait permettre un accès rapide aux faits pertinents et constituer un auxiliaire de recherche précieux. Sa fonction première est donc bien d'être un outil de recherche. Reste à espérer qu'elle rendra des services même dans des directions pour lesquelles elle n'a pas été spécifiquement pensée.

Jean-Philippe DALBERA

ANNEXE: FICHE TECHNIQUE

Matériel utilisé:

Macintosh Plus

Scanner "Abaton" standard (300 pts / pouce)

Imprimante Laser "Laser Writer"

Logiciels:

Base de données : 4ème DIMENSION

Traitement de texte: WORD 3.01 fr

Tableur : Excel

Créateur de polices de caractères : FONTOGRAPHER

L'édition des textes littéraires occitans (XVIIe - XVIIIe siècles)

(Les communications qui suivent ont été présentées au
IIe Congrès de l'Association à Turin)

BILAN ET PERSPECTIVES

Cette table ronde consacrée à l'édition des textes littéraires occitans des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles a surtout pour fonction, dans notre esprit, de signaler les lacunes de tous ordres qui caractérisent l'état des travaux dans ce domaine. Si les textes médiévaux, comme, à un degré moindre, il est vrai, les textes du 'grand' XIXe siècle occitan - je veux dire ceux de la période mistralienne et félibréenne - sont depuis longtemps l'objet des soins attentifs des spécialistes, ceux des XVIIe-XVIIIe siècles ont été beaucoup trop négligés, malgré l'immense intérêt qu'ils peuvent présenter, aussi bien pour le linguiste, le sociolinguiste, l'historien, l'historien de la littérature ou l'analyste de l'évolution des formes culturelles.

Les érudits majeurs du XIXe siècle (Jean-Baptiste Noulet, Jacques-Thomas Bory, pour ne citer que deux noms prestigieux parmi un certain nombre d'autres) ont mis en évidence l'importance de cette production charnière. A notre époque, d'autres travaux ont poursuivi cette entreprise de réhabilitation et d'analyse, en ouvrant des perspectives d'analyse nouvelles. On mentionnera ici les noms d'Auguste Brun, Ernest Nègre, Robert Lafont, sans oublier celui de Christian Anatole, dont la disparition prématurée nous touche si cruellement.

De façon très pratique, il nous a semblé important de mieux faire connaître l'état d'un chantier qui mérite aujourd'hui les plus grandes attentions. Une rationalisation et un développement des recherches concernant la littérature occitane *moderne*, pour reprendre ici la périodisation des historiens, ne peuvent être envisagés que s'ils s'appuient sur des entreprises éditoriales solides et nombreuses. On trouvera dans les trois interventions qui suivent des éléments d'appréciation et de réflexion que l'on a d'abord voulus *utiles*. François Pic, comme il se devait, dresse d'abord un 'état' des éditions déjà faites et surtout... à faire. Jean-Yves Casanova, revenant sur les travaux pionniers et toujours indispensables d'Auguste Brun, s'interroge sur les exigences des éditions existantes à travers l'exemple des œuvres manuscrites du poète Pierre Paul, qui écrivait en Provence aux confins des XVIIe et XVIIIe

siècles. Fausta Garavini, enfin, a lu pour nous quelques éditions ou rééditions de textes majeurs des XVII^e et XVIII^e siècles encore, afin de nous aider à mesurer le chemin déjà parcouru comme celui, fort long, qui reste encore à frayer à travers manuscrits mal connus ou rares exemplaires de textes souvent oubliés. Tous trois, comme moi-même, souhaitent que ces suggestions, remarques ou questions de tous ordres soient l'aiguillon qui suscite envies de lire et desirs d'éditer...

Philippe GARDY

L'édition des textes occitans modernes

Intervenant dans cette table ronde, non pas en éditeur de textes mais en bibliothécaire et en bibliographe, nous n'aborderons, brièvement¹, les problèmes de l'édition des textes occitans modernes que du seul point de vue bibliothéconomique et bibliographique.

Évoquant de manière privilégiée les livres imprimés de l'époque moderne – les manuscrits de cette époque, au demeurant fort nombreux, ne posant pas de problèmes fondamentalement différents de ceux de la période antérieure médiévale – nous n'omettrons pas d'y rattacher les 30 dernières années du XVI^e siècle, incluant par là les quelques xylographes et incunables en occitan, connus ou à découvrir.

On constate aisément, au nombre des spécialistes et des publications récentes, que les écrits de la période moderne demeurent infiniment moins lus, édités et réédités que ceux des périodes médiévale et contemporaine. Une des causes de cette situation réside, selon nous, dans le fait que les chercheurs – et chercheurs potentiels – ne disposent pas, contrairement aux médiévistes, de bons et véritables outils bibliographiques, exhaustifs ou tendant à l'être, de "livres de chevet" tels que les "Pillet-Carstens", "Jeanroy", "Brunel", "István Frank", "Boutière et Schütz", "Vincenti", "Zufferey" et "d'Herde"², ainsi qu'on les désigne désormais. Quant aux spécialistes des XIX^e et XX^e siècles, sans nier les problèmes qui se posent à eux – nous pensons tout particulièrement aux difficultés de tous ordres qu'ils rencontrent par exemple avec la presse et la correspondance – il faut reconnaître que les "traces" auxquelles ils s'attachent sont, en règle générale, accessibles en exemplaires multiples ayant bénéficié de la fondation simultanée des bibliothèques publiques et du développement de la bibliophilie érudite.

La situation de notre période, caractérisée par une carence bibliographique dont nous ne dissimulerons pas la gravité, pourra paraître stimulante: tout ou presque reste à faire pour que soit disponible, sur le marché de la librairie contemporaine, de véritables éditions critiques des textes modernes de la littérature d'Oc. Il suffit pour le constater de dresser la bibliographie des éditions établies et publiées du début du XIX^e siècle à nos jours³. Sur une centaine de références recueillies, une exacte moitié relève du XIX^e siècle, la seconde moitié de notre siècle; 70 auteurs ou œuvres anonymes seulement ont fait l'objet d'une "édition", terme qui nécessiterait par ailleurs d'être fortement précisé et nuancé et dont l'utilisation au niveau des titres des travaux publiés est révélatrice dans sa diversité et son imprécision; 80 auteurs se partagent l'autorité de cette centaine d'"éditions"; deux publications sur 100 émanent de chercheurs non français (C. Jasperse et F. Garavini & L. Lazerini): chiffres à comparer à ceux qui résulteraient d'une semblable analyse des travaux consacrés pendant la même période à la littérature occitane médiévale!

L'historique des raisons qui ont conduit à une telle situation mériterait à lui seul d'être tenté et une approche bibliographique serait, nous semble-t-il, un auxiliaire instructif d'une fresque historiographique de la littérature occitane moderne⁴.

Les outils fondamentaux (bibliographies, inventaires, catalogues, répertoires, sans oublier les dictionnaires bibliographiques) sont actuellement quasi inexistant ou peu s'en faut. Et cet état paralyse toute nouvelle entreprise d'histoire littéraire d'ensemble, interdit toute pesée ou mesure globale de la production occitane et pose cruellement le problème des sources de la littérature d'Oc (sources inaccessibles, non par inexistance mais par éparpillement)⁵.

Outils inexistant! Nous pensons avant tout aux catalogues des fonds généraux et particuliers de bon nombre de bibliothèques françaises, connues pour posséder ou supposées posséder des documents de grand intérêt. Comment ne pas évoquer le cas moyen de telle bibliothèque provençale, mondialement réputée, dont seule la première pièce des épaïs recueils factices qu'elle conserve a fait l'objet d'une fiche descriptive. Ou le cas de telle autre bibliothèque (cas plus fréquent encore) qui, par manque de moyens de toute nature ou jugeant la chose peu urgente parce que n'ayant pas enregistré la moindre demande pressante, n'a pas même dressé l'inventaire sommaire minimal du don ou du legs reçu d'un érudit local, d'un bibliophile ou d'un

félibre. Dans ces conditions, nous laisserons imaginer quelles peuvent être les politiques d'acquisitions patrimoniales de ces établissements. Les bibliothèques privées (d'académies, sociétés savantes et associations diverses) pourraient être dénoncées de la même façon. Mais, après tout, leur responsabilité n'est pas publique si leur utilité l'est sans ambiguïté.

Les aspects bibliothéconomiques de la littérature d'Oc sont, par le retard dont ils souffrent, déterminants. Où pourraient se trouver, ailleurs que sur les rayons des bibliothèques, publiques et privées, grosses et petites, les livres – et les manuscrits – que nous recherchons vainement sur la foi de références anciennes alléchantes: tel incunable imprimé à Nice relatait la vie de la Vierge, tel catéchisme protestant béarnais bilingue imprimé à Limoges au XVI^e siècle⁶, tel ou tel manuscrit de pièces de théâtre du XVII^e ou du XVIII^e siècle, etc.? N'est-ce pas dans ces mêmes bibliothèques que dorment les textes – a priori innombrables – qui n'ont jamais été, ne serait-ce qu'une seule fois, relevés ou cités, à l'exemple de plus ou moins récentes découvertes et redécouvertes: tel volumineux ouvrage du Lectourois André Du Pré, *Les Feuilles sibyllines*⁷ ou telle pièce provençale, *Lou jansenisro demascar...*⁸ alimentant la querelle autour de la Bulle Unigenitus, les *Vers...* médoquins⁹ si longtemps recherchés par Pierre-Louis Berthaud, etc. N'est-ce pas, dernier exemple parmi d'autres, dans les bibliothèques que se trouvent les livres des reliures desquels on extrait parfois, sous forme de "défets", les lambeaux d'un manuscrit, les fragments d'un incunable et quelques-uns des exemplaires de cette impressionnante série de douze placards, monitoires et indulgences, imprimés entre 1490 et 1540¹⁰?

Lorsqu'ils ne sont pas inexistant, les outils bibliographiques sont anciens et ne satisfont plus aux exigences – formulées ou non – de l'éditeur de textes modernes. La seule véritable bibliographie de la littérature occitane moderne date de plus d'un siècle, précisément de 1859 et 1877, et demeure inégale¹¹. Dressée par le Dr Jean-Baptiste Noullet à partir des exemplaires de sa propre bibliothèque et de celles de ses confrères et concurrents bibliophiles, le Toulousain Tribulle Desbarreaux Bernard et le Marseillais J.-T. Boy, elle totalise 921 références et constitue l'Appendice bibliographique contenant le catalogue des ouvrages écrits¹² de son *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France aux XVI^e, XVII^e et XVI^e siècles*¹². Les bibliographies dressées depuis lors n'ont jamais

couvert que des tranches chronologiques, des espaces géographiques ou des registres thématiques restreints. Les plus récentes, dont, à notre connaissance, aucune n'a recours aux techniques informatiques et ne s'est donc constituée en banque de données, présentent le défaut, désormais rédhibitoire, de ne jamais fournir la moindre cote, révélant par là qu'elles ne constituent, toujours et encore, que des compilations de bibliographies antérieures. Cette carence de bibliographies dignes de ce nom, c'est-à-dire rendant accessibles les exemplaires et appréciable la place qu'ils occupent dans la production éditoriale de l'époque, induit le fait observé que seul un nombre restreint d'auteurs et d'ouvrages est édité et étudié: qui établit implicitement une hiérarchie et donne fortement l'impression de désigner comme suffisante à la connaissance de la production occitane une soixantaine seulement de ses écrivains. Demeurent alors et s'enfoncent dans une obscurité de plus en plus profonde des pans entiers de cette production. Nous ne citerons que quelques exemples de ces corpus délaissés, ignorés parfois, marginalisés à regret:

- a) la foisonnante production des pièces poétiques ayant concouru aux Jeux Floraux de Toulouse;
- b) la moisson des pièces dédicatoires figurant dans la plupart des œuvres littéraires imprimées de la fin du XVI^e siècle au XVIII^e siècle;
- c) l'ensemble des préfaces et introductions de toutes sortes dont l'étude apparaîtrait originale;
- d) l'ensemble des productions religieuses (noëls, cantiques, psaumes, catéchismes, sermons, traductions de textes bibliques, etc.)¹³;
- e) la masse des 24 pièces dites du "Théâtre de Béziers" représentées et imprimées au XVIII^e siècle¹⁴;
- f) les textes occitans de la période révolutionnaire¹⁵.

Dans un second temps, nous voudrions, à l'aide de quelques exemples, suggérer combien se révèle productive une approche bibliographique exigeante et méthodique, approche distinguant la bibliographie de l'"art" (*sic*) de dresser des listes de livres dans quelque ordre que ce soit.

Dès le dernier tiers du XVI^e siècle, la production imprimée en occitan, numériquement inférieure sur son propre espace géographique à la production de langue française, bénéficie de surcroît de très médiocres et défavorables conditions d'impression, de diffusion, de transmission et

de conservation. Celles-ci doivent conduire le bibliographe et l'éditeur de textes à redoubler d'attention dans l'approche des "traces" de cette littérature et à utiliser dans toute leur finesse les méthodes récemment élaborées de la "Bibliographie matérielle".

S'il est mal venu de rappeler l'hérésie que constituerait le choix, pour texte de base, d'une édition non originale (ou actuellement désignée comme telle), d'une réimpression photographique ou d'une copie dans le cas d'un manuscrit (sans préciser qu'il ne peut, en l'état actuel, en être autrement), il nous semble nécessaire de préciser le danger qu'il y aurait à ne pas s'astreindre à répéter et à consulter le plus grand nombre possible d'exemplaires d'un même livre. Quelques exemples:

— comment, croyant que deux exemplaires d'un même livre "ancien" sont parfaitement identiques, constaterait-on, en ne consultant qu'un exemplaire choisi "au hasard" des commodités, que deux des six exemplaires localisés des *Poesias gasconas* de Pey de Garros (dont par parenthèse aucune édition critique n'est actuellement disponible) contiennent, rajoutés de la main même de l'auteur, deux vers omis à l'impression¹⁶ ?

— comment, se satisfaisant d'un simple microfilm (ou microfiche) et se dispensant d'un déplacement pour voir (et nous ajouterons toucher et mesurer) l'exemplaire original unique conservé du *Parterre gascon* de G. Bedout¹⁷ (dont aucune édition critique n'est actuellement disponible), l'éditeur découvrirait-il la surprenante particularité que présente cet exemplaire à l'œil attentif? Il contient en effet la marque de "cartons" il renferme plusieurs minuscules languettes de papier, à la dimension d'un mot, préalablement imprimées d'un nouveau mot et discrètement collées sur le précédent. Les erreurs de l'impression première étaient vraisemblablement trop nombreuses et trop dispersées pour envisager une page d'*errata* ou pour, option fréquemment adoptée, réimprimer de nouvelles pages entières, les contrecoller sur les pages défectueuses ou les substituer en cours de brochage et de reliure.

Quelle fiabilité pourrait offrir une édition qui, ignorant ce type de données par de trop faibles investigations bibliographiques, ignorerait aussi l'existence d'une édition antérieure à celle choisie et désignée "de base", ne distinguerait pas les différents "états" d'une même édition,

les "émissions" successives d'une même édition, les possibles contre-façons si habilement typographiées, ferait fi des éditions et rééditions posthumes? Comment pourrait-on enfin apprécier à leur juste valeur les conditions vraisemblables de réception et de transmission de l'œuvre en cours d'édition si l'on ne s'attachait à rechercher inlassablement tous les exemplaires existants pour y relever tous les signes, ex-libris manuscrits ou gravés, armes, ex-dono, annotations diverses, gloses et marginalia de toutes sortes, attestant que tel érudit, écrivain, bibliophile, homme public, ecclésiastique, etc., français ou étranger, a possédé et lu l'œuvre que l'on a entrepris d'éditer? Pas moins que les manuscrits, tous les exemplaires d'un même livre ont une histoire individuelle propre à restituer sa dimension à l'œuvre. Notre expérience en cours sur près de 150 exemplaires des *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux...* et *Le Vite deli...poeti provençali...* (imprimés simultanément à Lyon en 1575) devrait, selon la pertinence des résultats obtenus, être étendue à la masse des exemplaires localisés d'ouvrages "anciens" (i.e. de l'époque moderne) en occitan.

En conclusion tout aussi modeste que provisoire, nous rappellerons — sans être le premier mais peut-être l'un des derniers à le faire — l'urgence qu'il y a à dresser un inventaire méticuleux et exhaustif de notre littérature d'Oc¹⁸ qui, pour les XVe–XVIII siècles, a tout l'aspect d'un champ empierré difficilement labourable et inconstruable en l'état. Le bibliographe à l'image du terrassier et du géomètre entreprend de le ramiser et de le border, à l'architecte alors de dessiner les plans et aux maçons de bâtir.

François PIC

NOTES

1. Une commission permanente, créée et vivante au sein de l'ALÉO, ne pourrait-elle poursuivre l'étude de ces problèmes, suggérer des projets et les mener à leur terme sous la forme d'une véritable "collection d'éditions critiques des textes occitans modernes"?
2. Alfred Pillot et Henry Carstens, *Bibliographie der Troubadours*, Halle, Niemeyer, 1933 (réimpr., N. York, Burt Franklin, 1968); Alfred Jeanroy, *Bibliographie sommaire des chansonniers provençaux*, Paris, Champion, 1916 (rééd. 1966); Clovis Brunel, *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal*, Paris, Droz, 1935 (réimpr.,

- Genève-Marseille, Slatkine-Laffite, 1973; István Frank, *Répertoire métrique de la poésie des troubadours*, Paris, Champion, 1953-57; Jean Boulière et Alexandre H. Schutz, *Biographies des troubadours*. Textes provençaux des XIII^e et XIV^e siècles. Édition refondue... en collab. avec I. M. Chuzel, Paris, Nizet, 1964; Eleonora Vincenti, *Bibliografia antica dei trovatori*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1963; François Zufferey, *Bibliographie des poètes provençaux des XIV^e et XV^e siècles*, Genève, Droz, 1981; Marcelle d'Herde-Heiliger, *Répertoire des traductions des œuvres lyriques des troubadours des XI^e au XIII^e siècles*, Béziers-Liège, CIDO-IPERB, 1985
3. Corrigé, augmenté et commenté, notre *Essai de bibliographie des "éditions" de textes occitans modernes*, distribué au cours de la table ronde, fera l'objet d'une publication ultérieure. Il compte actuellement 100 notices classées chronologiquement de 1829 à 1987 assorties d'un index des auteurs traités et d'un index des éditeurs scientifiques.
4. On voudra bien nous excuser de faire référence, au long de cette intervention, à des exemples auxquels nous avons pu consacrer quelques articles et qui appartiennent à une recherche d'ensemble intitulée: *Les livres en occitan imprimés du XV^e au XVIII^e siècle: Bibliographie et Histoire*.
5. La comparaison avec les domaines basque, catalan ou breton, entre autres, fortement outillés pour la même période, peut-elle être suggérée?
6. F. Pic, 'A propos de l'emploi de l'occitan par la Réforme: le Catéchisme bilingue français-béarnais de Jean Raymond-Martin', *Réforme-Humanisme-Renaissance*, 15 (juin 1982):38-45 et 'Le Catéchisme français-béarnais de Jean Raymond-Martin. État de la recherche', pp. 207-28 in *Arnaud de Salette et son temps. Le Béarn sous Jeanne d'Albret. Actes du Colloque d'Orthez*, 1984.
7. F. Pic, 'Re-découverte d'un poète trilingue du XVII^e siècle: Les Feuilles sibyllines d'André Du Pré', *Lengas*, 22 (1987).
- S'il n'est guère envisageable de bouleverser, par exemple, la bibliographie actuelle de Montaigne ou Molière par la découverte d'une impression inconnue, il ne serait pas surprenant de mettre à jour une édition non répertoriée de Bellaud de La Bellaudière ou de Godolin.
8. *Lou Jansenisto demascari, en vers provençaux, per un curat, a sei parousiens*, S. l., s. n., s. d. [ca 1719-1724], 366 alexandrins.

9. *Vers composés par Mr. *** sur le départ de François Baudoin & ses compagnons Médoquins, allant à l'armée*, S. l. [Bordeaux], s. n., s. d. [XVIII^e s.], 460 octosyllabes. A paraître: F. Pic, 'Les Vers... médoquins retrouvés' in *Garona*, 1988, suivi d'une édition critique du texte par Alain Viaut.
10. F. Pic, 'Pardon et "Grans Perdons": 9 annonces d'indulgences en occitan imprimées au XV^e et XVI^e siècles', pp. 447-62 in *La Faule, la répression, le pardon. Actes du 107^e Congrès national des Sociétés Savantes*, Brest 1982.
11. Nous n'ignorons pas les travaux antérieurs et contemporains de Pierre-Gustave Brunet, Claude-Charles Pierquin de Gembloux, Jean-Bernard Mary-Laton et surtout Robert Reboul (1877, 458 notices). Ils ne peuvent atteindre l'ampleur et la précision du travail de J.-B. Noullet.
12. Dr Jean-Baptiste Noullet, *Essai sur l'histoire littéraire des parois du Midi de la France aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Téchener, 1859 (extrait de la *Revue de Toulouse et du Midi*, 1859).
- Dr Jean-Baptiste Noullet, *Essai sur l'histoire littéraire des parois du Midi de la France au XVIII^e siècle*, Paris, Maison-neuve, 1877 (extrait de la *Revue des langues romanes*, 1874-77).
13. Nous avons choisi ce volumineux corpus pour thème de notre communication au second congrès de l'ALÉO: 'Approche bibliographique de la littérature religieuse occitane imprimée aux XV^e - XIX^e siècles'.
14. F. Pic, 'Bibliographie du "Théâtre de Béziers"', *Cahiers de Littérature du XVII^e siècle*, 5 (1983):129-50, et *Actes du VIII^e Congrès International de Langue et Littérature d'Oc, Liège, 1981*, à paraître.
15. Henri Boyer, Philippe Gardy, René Merle et François Pic, *Le Texte Occitan de la période révolutionnaire*, Montpellier, SFAIÉO, 1989.
16. *Poesias gasconas de Pey de Garros, layrors...* (Toulouse, J. Colomies, 1567). Les vers manuscrits figurent aux feuillets E4^v et H4^v des exemplaires de Paris (Bibliothèque Nationale: Rés. Yé. 863) et d'Albi (Bibliothèque Municipale: Rochegude 2436).
17. *Lou parterre gascoun, compouzar de quatre carreus per G. Bedout d'Auch* (Bordeaux, P. du Coq, 1642). Bibliothèque Municipale d'Auch (Gers): 4055.

que des troupes ont été refoulées vers le Dauphiné. Il conclut donc à une erreur de Pierre Paul.

Le malentendu provient de la mauvaise lecture de "Serros". Il s'agit en fait de la ville de Serres, au pied du col de Luz-la-Croix-Haute (en occitan "Lura"), passage de Provence vers le Dauphiné, où des combats se sont déroulés au XVI^e siècle.

A la limite entre la simple lecture et l'interprétation se trouvent les problèmes de transcription graphique. Brun normalise ce texte suivant la graphie félibréenne. Il marque systématiquement un accent aigu sur les *e* fermés et, fait plus significatif et en lien direct avec la normalisation mistralienne, sur la synérèse du produit médiéval *ia* qui en Provence se résout majoritairement en *je/*, graphié par Paul *ie*. La graphie mistralienne porte en effet *ie*. De la même manière Brun rajoute un accent grave sur la préposition *à*, graphiée par Paul *a*, et résout le polymorphisme *ie* de la première personne du présent majoritairement en *e*.

Ces faits nous prouvent que l'édition de Brun, graphique, ne peut être référentielle. Nous comprenons certaines difficultés de lecture, mais pourquoi normaliser un texte du XVI^e siècle suivant la graphie félibréenne tout en le présentant comme original? Étais-ce pour "faciliter" la lecture au risque de dénaturer le texte ou cette entreprise n'avait-elle pas un autre but?

En ce qui concerne l'interprétation, nous voudrions souligner la faiblesse de l'appareil critique et des notes pour un texte qui est souvent difficile et comporte des allusions politiques dignes d'éclaircissements.

Nous voudrions attirer l'attention sur le long poème qui va du fo^o XXVIII r^o au fo^o XLVII r^o: *Estanssos de Guerro a la Lourgino*. Pierre Paul précise au fo^o XXIV r^o, dans une *Lettre d'avis au liseur*, que ce texte n'est pas de lui mais d'un certain Lorges, Salonnais et homme de guerre. Brun met en doute cette assertion. Or nous savons que le manuscrit 383, voisin de *L'Aumontado* (cote 382), est celui de Michel Tronc, dont Brun assure également l'édition. Dans ce manuscrit, neuf folios ont été arrachés. Mais Auguste Brun ne fait pas la relation entre les deux manuscrits. Nous savons également que Lorges était un surnom (attesté au XVI^e siècle dans divers textes français), celui d'un homme de guerre célèbre. C. C. Jasperse, editrice de Tronc, a établi depuis une correspondance évidente entre Lorges et Tronc. Il semble donc que Brun n'ait pas fait la relation, pourtant évidente d'après le

titre de l'œuvre de Tronc (*Las Humours a la lourgino*). Il attribue ce texte à Paul ou à un ami commun de Tronc et Paul. Remarquons également que dans ce long texte, Brun n'a pas publié les strophes 28 et 77 et que sa numérotation passe de 28 à 30.

Cette remarque pose l'ensemble du problème de l'insertion de ce texte dans les corpus littéraires occitans et français. L'œuvre de Pierre Paul n'est pas mise en relation avec les œuvres françaises et occitanes qui lui sont contemporaines. Brun mentionne le rôle important que Paul joue pour l'édition de Bellaud de la Bellaudière en 1595, mais les thèmes communs ne sont pas évoqués. L'ensemble de la littérature occitane présente à cette époque une thématique arcaïque en développement qui jouera un grand rôle jusqu'au XIX^e siècle: cette naissance n'est pas évoquée, ou de façon fragmentaire. Les principaux auteurs du temps, comme Ruffi et Brueys, ne sont pas évoqués.

Aucune liaison n'est faite avec la littérature française. Paul a certainement connu Malherbe; il reçoit des pièces de François d'Aix, César de Nostredame. La thématique amoureuse et l'inspiration religieuse, qui forment un ensemble commun, ne sont pas évoquées; pourtant Paul a été en relation avec un des plus grands poètes français de cette époque: Jean de la Cépede.

Jean-Yves CASANOVA

NOTES

- 1) Auguste Brun, 'Pierre Paul et son œuvre provençale', *Annales de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence*, XXVIII, 1954.
- 2) Auguste Brun, *Pierre Paul, Michel Tronc, poètes provençaux du XVI^e siècle*, Gap, Ophrys, 1957.
- 3) Voici le classement proposé par Auguste Brun:
 - 1) Pièces relatives à l'histoire politique de Marseille, avant et après la mort de Cazaulz, entre 1590 et 1597.
 - 2) Pièces honorifiques dédiées à des personnages officiels, la reine, le duc de Guise, le président du Vair.
 - 3) Événements locaux entre 1600-1615.
 - 4) Affaires économiques et contentieuses.

- 5) Pierre Paul et ses amours.
- 6) Pierre Paul et ses amis.
- 7) Pierre Paul aux champs.
- 8) Pierre Paul en voyage.
- 9) Pièces diverses.
- 10) *Estanssos de guerra*, poème hors série, que Pierre Paul attribue à un certain capitaine Lorges, mais qui est peut-être aussi de lui-même.
4. Auguste Brun, *op. cit.* (note 2), p. 8.

Trois éditions modernes de textes
littéraires occitans

Je voudrais attirer l'attention sur deux problèmes qui se posent de façon évidente aux yeux de tous ceux qui ont l'occasion de feuilleter les éditions modernes des textes littéraires occitans des XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles.

Le premier concerne aussi bien les éditions critiques que les éditions qui se veulent de lecture (ces dernières devant en tout cas s'appuyer sur les premières): c'est l'absence quasi totale de tout appareil facilitant l'accès au milieu culturel d'où les textes sont issus.

Parmi les éditions – très peu nombreuses – des textes occitans de cette période, je prendrai trois exemples, espacés dans le temps:

- 1) le *Choix de textes* de Bellaud de la Bellaudière par Auguste Brun (Avignon, Aubanel, 1954);
 - 2) les *Oeuvres complètes* d'Auger Gaillard éditées par Ernest Nègre (PUF, 1970);
 - 3) les *Oeuvres poétiques* de Jacques Roudil éditées par Marcel Barral (Publications de l'Entente Bibliophile, Montpellier, 1982-83).
1. Bellaud – On sait que cette édition (partielle) due à Auguste Brun est une édition de lecture, préparée pour la collection des "Classiques d'oc au Baccalauréat et à la Licence ès Lettres"; elle se fonde cependant sur des recherches approfondies, dont les résultats avaient été publiés par A. Brun dans le volume qu'il avait consacré deux ans plus tôt à *Bellaud de la Bellaudière* (Faculté des Lettres d'Aix, 1952).

C'est sans doute la raison pour laquelle cette petite édition reste, à cet égard, la plus satisfaisante. Il est vrai que dans la *Notice* le milieu des ronsardisants aixois où il faudrait replacer l'œuvre de Bellaud est liquidé dans une phrase, alors que l'accent est mis, dans l'ensemble, sur l'originalité du poète; mais le commentaire évoque assez souvent Marot, Ronsard, Du Bellay, Desportes, Olivier de Magny, Serafino Aquilano... Bref, les étudiants du Baccalauréat et de la Licence peuvent, à partir de cette édition, se rendre compte de la trame culturelle qui sous-tend l'œuvre de Bellaud et sa tentative de restaurer le provençal dans sa dignité littéraire.

C'est évidemment cette tentative elle-même qui rend la tâche de l'éditeur plus facile: Bellaud ne cache pas ses emprunts, il les affiche. Dans d'autres cas, il est peut-être moins aisé d'éclairer cette trame: il ne semble pas cependant que les éditeurs de Gaillard et de Roudil aient fait l'effort nécessaire; alors qu'il est indispensable, sans céder à la tentation du parallélisme et de la chasse aux sources, de souligner dans l'annotation l'entrelacement des fils différents qui constituent l'inter-textualité des œuvres.

2. Gaillard – dans son *Introduction* l'abbé Nègre note que Gaillard fait de nombreuses allusions à des auteurs de l'antiquité; que pendant son séjour en pays d'oc il a occupé ses loisirs à lire Rabelais, Marot, Ronsard, les humanistes; qu'il subit plus tard l'influence de Saluste Du Bartas; enfin que ses images scatologiques ou obscènes seraient dues à l'exemple de Noël du Fail, de Marguerite de Navarre, de Rabelais. C'est à peu près tout, et le commentaire ne donne aucune précision aidant à confirmer ces remarques très générales. Plutarque, Platon, Hérodote y sont évoqués, ainsi que les distiques du Pseudo-Catone; mais aucun des auteurs français que Gaillard aurait lus ne figure dans ces annotations, hormis Rabelais (et hormis naturellement les cas où Gaillard cite lui-même les auteurs dont il se réclame). Je relève en tout et pour tout une référence à Odde de Thiors (p. 79, à propos d'un hexamètre latin cité par Gaillard et qui se retrouve chez Odde). Aucune allusion, par ailleurs, aux autres auteurs occitans, précédents ou contemporains. Pourtant, tout ce que Gaillard dit, à plusieurs reprises, de la danse, pourrait se rapporter au *Prologue* de *Ad suos compagnones* d'Antoine Arène; et ses coq-à-l'âne s'insèrent dans une tradition dont il est dit seulement ici (p. 182) que "Marot a illustré ce genre".

Il ne s'agit pas, je le répète, de chercher les *sources*, mais de situer un auteur par rapport à l'écrit de son temps, en soulignant les convergences éventuelles. C'est évidemment cette annuésie volontaire par rapport au texte occitan antérieur et contemporain qui inspire à l'éditeur des remarques pour le moins bizarres sur la langue de Gaillard, qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici dans le détail. Je relève simplement que sont notées comme "tournures originales d'Augier Gaillard" (pp. 576-77) des traits tout à fait courants en occitan (par exemple, que quand le sujet au singulier a un sens collectif, le verbe est parfois au pluriel!).

3. Roudil — Dans l'*Introduction* de Marcel Barral à son édition on lit que Roudil connaissait Augier Gaillard, Godolin, les poètes de Béziers, les provençaux Michel Tronc, Pierre Paul et Bellaud de la Bellaudière: cela, évidemment, sur la base des vers acrostiches que Roudil avait composés *Sur les Foutils de Sage*, où il est fait allusion précisément à ces textes. Mais le commentaire — consacré essentiellement à l'identification des lieux et des personnages cités — ne donne aucune référence à des textes contemporains, français ou occitans, si l'on excepte un renvoi au *Testament d'un porc* de Gaillard, à propos du *Testament de Sage*, et un rappel très vague de Ronsard à propos des *Vandanges de Pignan*. Bref, les vers occitans ou français de Roudil restent entourés du silence le plus total (sans compter les pièces latines, qui mériteraient aussi d'être replacées dans le contexte de l'écriture néo-latine de l'époque).

Pour conclure: on dirait que l'œuvre de ces auteurs est le produit d'une fantaisie accidentelle; rien ne permet au lecteur de les situer à l'intérieur de la culture — des cultures — qui les ont vu naître. Il est impossible, à partir de là, d'évaluer aussi bien la permanence d'une tradition de l'écrit occitan, que l'emprise du français tout au moins écrit et littéraire sur cette même tradition.

On retrouve, à plus forte raison, la même lacune dans les éditions courantes, qui obéissent essentiellement à un propos pédagogique. Mais je voudrais souligner, en ce qui concerne ces dernières, un autre problème très grave.

Ces éditions pédagogiques sont inspirées par des soucis normatifs: elles normalisent donc la graphie. Mais il arrive parfois aux éditeurs de mettre en italiques, dans le texte, les francismes et les mots dialectaux

(parfois même de les *corriger*) et d'ajouter pour compléter le travail, une liste des formes jugées fautes.

Nous assistons ainsi à une déviation paradoxale des principes énoncés par Allibert: lorsque celui-ci recommandait de "netejar nòstra lenga dels gallicismes que son substituïts als mots indigènas" (*Grammatica Occitana*, Montpellier, CEO, 1976, p. xxxvi), il s'adressait aux écrivains contemporains; il ne pensait pas pour autant qu'on doive appliquer ces principes à l'édition des textes anciens.

On comprend, certes, la nécessité d'apprendre aux jeunes un usage correct de la norme, donc de ne pas leur présenter des textes bourrés de formes éventuellement aberrantes; mais on doit s'insurger contre ces initiatives qui effacent le fonctionnement linguistique des textes eux-mêmes en prétendant de les réduire à des normes auxquelles ils sont irréductibles. L'emploi brut des italiques et les listes de francismes corrigés, loin de faire comprendre aux lecteurs que les écarts du texte sont les marques d'une situation spécifique (la situation diglossique du texte occitan) et qu'il faut les accepter comme tels, interdisant une appréciation objective des problèmes du devenir historique de la langue. S'il faut souligner les francismes, qu'on le fasse à l'aide de notes expliquant précisément la situation diglossique et indiquant à quel moment tel terme français a supplanté le mot indigène, quelle a été sa diffusion et quels sont les parlers où le terme indigène a subsisté: car Albert recommande aussi de tolérer les gallicismes d'ancienne introduction et, quant aux plus récents, de les remplacer par les termes occitans qui se sont conservés dans d'autres parlers ou dialectes, sans avoir recours à des archaïsmes abstraits.

Tout cela dépasse évidemment les compétences des éditeurs modernes des textes occitans qui, sans être historiens de la langue, ne connaissent pas non plus la totalité du *corpus* dont ils présentent un échantillon à l'état isolé. On ne saurait fournir une édition correcte d'un texte, quel qu'il soit, sans de larges enquêtes préalables sur le contexte, ou, si l'on veut, sur l'intertexte, autrement dit sur la littérature antérieure et contemporaine, française et occitane. Il devrait être superflu de le rappeler, surtout dans le cadre de ce Congrès. Mais on est obligé de constater que, dans le domaine d'oc, l'édition des textes est trop souvent le fait d'un amateurisme sans bases scientifiques suffisantes.

Fausta GARAVINI

Conclusions

L'association fondée à Liège prouve près de Liège sa maturité: c'est la leçon que nous retirons de ce colloque qui, s'il n'a pas été nombreux en participants, a été riche de contenu et décisif pour notre travail scientifique commun.

Nous avons en effet avancé vers des décisions qui touchent aux instruments de notre recherche. L'outil bibliographique est le premier nécessaire, c'était le motif de notre réunion. Kathryn Klingebiel nous a instruits des manques à combler¹, Geneviève Brunel-Lobrichon nous a donné une méthode pour la recherche des manuscrits égarés², Michael Routledge a fait le point sur les éditions des troubadours³, François Pic nous a informés des moyens déjà réunis et de ceux qui peuvent l'être dans un proche avenir⁴. Maria Sofia Corradini Bozzi a apporté un complément d'inventaire sur les textes médico-pharmaceutiques⁵.

La volonté de collaboration a été sans cesse manifestée. Le travail de chacun ne prendra toute sa vigueur que dans l'échange. Au delà de l'échange se dessine la structure commune: centre d'information, manuel de bibliographie, annuaire des chercheurs, bibliographie annuelle. L'ALBO devra se donner les moyens de cette structure. Ce sera la tâche d'un Conseil d'Administration statutairement renouvelé en 1990, chargé de nos nouvelles ambitions. Il est remarquable que M. Roncaglia soit venu demander notre soutien associatif pour que l'œuvre jadis projetée du *Corpus des Troubadours* ne s'enlise pas définitivement. On ne peut parler de bibliographie sans aborder les problèmes d'orientation de la recherche; par là, on remonte vers la méthodologie. Sans perdre de vue son contenu pratique et la définition des travaux concrets, notre colloque a tenté trois synthèses interdisciplinaires.

L'une concerne l'informatisation du texte occitan. J.-Philippe Dalbera a posé les problèmes de traitement de la matière dialectologique⁶. Peter Ricketts et François Crompton-Roberts ont présenté le travail déjà entrepris sur le texte médiéval. Un projet est né par ailleurs à Montpellier. La période maintenant ouverte va permettre la maturation d'une grande entreprise, dont les termes techniques seront préparés pour le Congrès de 1990.

Kees Mok nous a informés des inégalités de notre recherche linguistique⁷. Georg Kremnitz et Peter Cichon ont récapitulé, pratiquement et

en référence à une épistémologie, les résultats du secteur sociolinguistique, marqué par d'importants progrès⁸. La psycho-sociologue Lucy Baugnet nous avait parlé de ses méthodes dans la définition d'une conscience collective. La demande d'une "somme" publishable sur la langue occitane est apparue. Linguistes et psycholinguistes vont donc se mettre ensemble pour rapprocher leurs tâches. Ce sera l'objet d'une table ronde de Congrès, où prendra forme le projet.

William Calin s'est posé le problème de l'approche des textes littéraires contemporains⁹. Fritz Peter Kirsch a envisagé l'utilisation de la critique de Norbert Elias dans une évaluation croisée de la littérature d'oc et de la littérature française¹⁰. Le statut même de la "littérature occitane" a nourri une discussion au fond. Les "fonctionnements littéraires de l'espace occitan" vont donc être soumis à une première réflexion. Les historiens de la société seront sollicités. Ce sera un autre aspect de l'étape 90.

Ce résumé ne peut rendre compte de l'atmosphère d'amitié ni du sérieux des discussions, prolongées hors des séances, qui ont marqué cette "vie à Wégimont" pendant quelques jours. L'ALBO prend le visage d'une communauté de chercheurs liés par une passion pour un même objet et par une sympathie mutuelle. Au moment où je vais quitter ma place au Conseil d'Administration et donc mon poste de vice président, je tiens à remercier de ce beau résultat son principal artisan, le Président Peter Ricketts, lui aussi appelé par nos statuts à cesser sa charge administrative.

Robert LAFONT

NOTES

1. 'L'Occitan médiéval: un quart de siècle d'études linguistiques', *Bulletin*, 7:3-18.
2. 'Réflexions sur les manuscrits occitans médiévaux', *Bulletin*, 8:1-12
3. 'Liste bibliographique de la littérature occitane du moyen âge', *Bulletin*, 5:3-37 et 6:1-26.
4. 'L'édition des textes littéraires occitans (XVIe-XVIIIe siècles). Bilan et perspectives', *Bulletin*, 8:41-57

5. 'Étude des textes de matière médico-pharmaceutique en langue d'oc', *Bulletin*, 8:29-34
6. 'Bases de données et recherches dialectologiques', *Bulletin*, 8:35-40
7. 'Linguistique de l'occitan moderne: phonétique / phonologie, morphologie, syntaxe', *Bulletin*, 7:19-30.
8. 'Comment faire une enquête sur la conscience linguistique?', *Bulletin*, 8:13-28
9. 'Suggestions de lecture pour nos textes occitans modernes', *Bulletin*, 7:40-53
10. 'Sur l'utilité des travaux de Norbert Elias dans le cadre des études sur la littérature occitane moderne', *Bulletin*, 7:31-39.